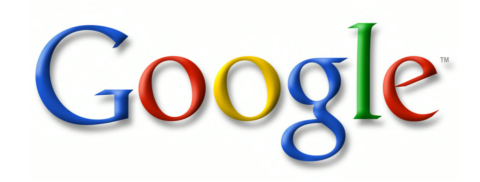
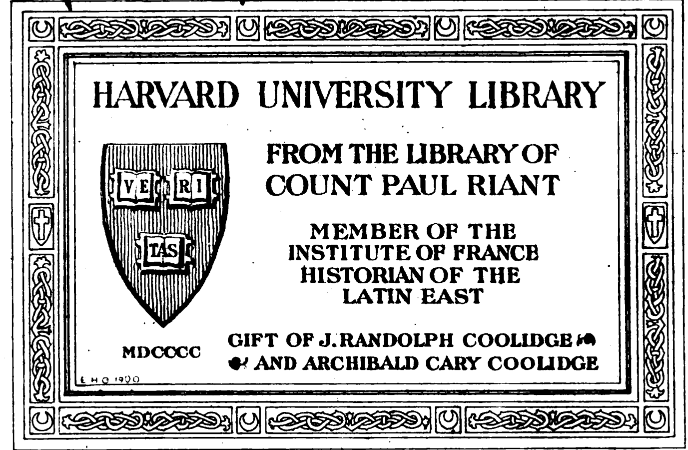



HARVARD UNIVERSITY LIBRARY
VE RI TAS
FROM THE LIBRARY OF
COUNT PAUL RIANT
MEMBER OF THE
INSTITUTE OF FRANCE
HISTORIAN OF THE
LATIN EAST
MDCCCC
GIFT OF J. RANDOLPH COOLIDGE
AND ARCHIBALD CARY COOLIDGE



GUILLEBERT DE LANNOY

EXAMEN CRITIQUE

DES

VOYAGES ET AMBASSADES

DE

GUILLEBERT DE LANNOY

1399-1450

PAR

M. Emile Gachet

(Article extrait du Trésor National)

BRUXELLES

WOUTERS, RASPOET ET Ce, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

8, rue d'Assaut

1843

EXAMEN CRITIQUE

DES VOYAGES ET AMBASSADES

DE GUILLEBERT DE LANNOY [1].

Aimez-vous, comme moi, les récits naïfs et parfois incroyables des voyageurs du moyen âge? Trouvez-vous quelque charme dans les merveilleuses descriptions qu'il leur arrive souvent de faire, grâce à la *folle du logis*, car ils usent volontiers du proverbe : *A beau mentir qui vient de loin?* Êtes-vous allé, par exemple, en compagnie du fameux Marco Polo, ce hardi voyageur du treizième siècle, visiter le grand khan de Tartarie, avez-vous vu le prêtre Jean si connu de nos bons aïeux? Êtes-vous entré, avec le célèbre Vénitien tartarisé, dans ces temples où les magiciens du grand khan opéraient leurs prodiges? Avez-vous vu les fêtes des idres de Cambalu, les sept mille quatre cent quarante-huit îles de la mer de *Cine,* et le Catai, et l'île de Cipungu, etc., etc.? Pour moi j'ai toujours trouvé à ces vieilles histoires plus de charme qu'aux plus beaux romans. Dans ces lointaines explorations faites par des espèces d'aventuriers, il me semblait voir le monde chrétien préludant à la conquête de l'univers et envoyant à l'avance des émissaires chargés d'éclairer le chemin.

Une fois tracée, la route s'élargira devant les explorateurs. Au siècle de Marco Polo, un Belge s'était déjà lancé, lui aussi, dans ces lointaines aventures; Guillaume Rubruquis était allé, par ordre du roi Saint-Louis, jusques sur les bords du Volga, pour visiter Sartaeh, prince tartare qui avait, disait-on, embrassé le christianisme. Il s'était ensuite avancé à l'orient du même fleuve chez les Bulgares, et enfin il avait pénétré vers le nord jusqu'au soixantième degré de latitude, où il avait

[1] Un vol. in-8°, de la société des Bibliophiles de Mons, avec une carte gravée par M. Lelewel. Mons, Hoyois, 1843.

trouvé les tentes de Mangu. Un siècle plus tard, l'Anglais Mandeville voyageait pendant trente-quatre ans en Égypte, en Arabie, en Perse et venait mourir à Liége après tant de fatigues. Dès l'année 1400 les voyageurs en Orient abondent. L'Europe chrétienne n'a point perdu la pensée de délivrer le tombeau du Christ et de chasser les infidèles. Cette pensée résume la politique des princes en Orient, outre qu'elle était le plus puissant mobile des voyageurs ordinaires. On se contentait d'avoir découvert la moitié de la terre, Christophe Colomb devait découvrir le reste. Le Belge Guillebert de Lannoy, dont nous examinons ici les mémoires n'eut pas d'autre pensée que celle qui domina son siècle. Il doit pourtant être considéré plutôt sous le point de vue politique que comme simple voyageur; car il fut l'un de ceux qui, sous la maison de Bourgogne, contribuèrent à jeter les premières bases de la diplomatie belge.

L'histoire des relations diplomatiques de nos anciennes provinces, ne doit pas en effet dater seulement du XVI[e] siècle, qui a pour ainsi dire vu fonder la diplomatie en Europe, la Belgique peut remonter un peu plus haut. Que l'on recherche les vestiges des alliances plus anciennes, que l'on raconte les causes commerciales des sanglants démêlés des Flamands avec leurs comtes; que l'on fasse bien connaître cette vaste organisation de la Hanse, par laquelle était dominé tout le nord de l'Europe, et hors de laquelle il n'y avait en quelque sorte point d'échanges possibles; qu'indépendamment de cette politique commerciale, qui était surtout celle des peuples, on jette aussi quelque lumière sur la politique des souverains, qui se réduisait le plus souvent à des alliances offensives et défensives ou bien à des contrats de famille faits pour agrandir les domaines ou l'influence des maisons régnantes; et l'on verra sur quels intérêts, sur quels principes se basait la politique belge.

Pour éclairer ce dernier côté d'un aussi vaste sujet, il ne faudra point négliger les récits de ces voyageurs naïfs, envoyés en ambassade par les princes afin de contracter des alliances dans des pays lointains et d'y

établir ainsi les premières bases de relations plus étendues que la Belgique eut ensuite avec l'étranger. Cette enfance de la diplomatie sera curieuse à étudier, sous plus d'un rapport; elle nous offrira sans doute bien souvent d'étranges contrastes; mais quelle qu'elle soit, il n'en est pas moins vrai qu'elle doit former le premier chapitre de ces intéressantes annales.

A ce titre, il nous semble qu'il ne faudra pas oublier Guillebert de Lannoy. Il a été le prédécesseur des Balbi, des Veltvyck, des Busbec, sous Charles-Quint; il fut l'un des plus sages conseillers de Philippe le Bon; c'est dire assez le rôle qu'il a joué dans la politique de son temps. Mais d'abord parlons un peu de son livre et de l'édition qui vient d'en être faite pour la première fois.

La société des bibliophiles de Mons, à laquelle on doit quelques bonnes publications historiques, entr'autres celle des Mémoires du sire de Haynin, a voulu joindre à sa collection le récit des voyages et des ambassades de Guillebert de Lannoy. M. S......, qui possède un manuscrit complet, et apparemment unique[1], de ces mémoires en devait être naturellement l'éditeur. Ce savant était plus que personne capable de mettre en lumière un pareil livre.

La critique historique, dans ces sortes de publications, consiste surtout à rectifier les faits et les dates erronés, à faire connaître son auteur et à décrire son manuscrit. Nous attendions avec impatience les mémoires de Guillebert de Lannoy, nous ne doutions pas qu'ils ne fussent accompagnés d'un travail considérable de l'éditeur, qui a recueilli, nous le savons, une foule de notes curieuses dans cette intention. Il appartenait à ce savant d'éclaircir un texte souvent obscur, et d'expliquer des assertions quelquefois erronées. Ainsi que beaucoup d'autres curieux, nous avons été trompés dans notre espérance; le *Guillebert de Lannoy* a paru sans préface, sans com-

[1] Nous parlerons plus loin de quelques autres manuscrits incomplets signalés par les bibliographes.

mentaire, sans description du manuscrit, enfin, ce qui est à nos yeux la faute la plus impardonnable que l'on puisse reprocher à un éditeur; car il nous semble, qu'historiquement parlant, c'est un devoir de faire connaître au public tout ce qui se rattache à l'existence des vieux documents qu'on exhume. Nous avons le droit de nous plaindre ou de la trop grande modestie de M. S......, qui lui a fait considérer son travail comme incomplet, ou de son égoïsme de bibliophile, qui lui a fait réserver pour lui seul les lumières qu'il avait acquises.

Il y a donc ici une lacune que nous sommes dans l'impossibilité de combler. Nous ne pouvons dire qu'une chose aux curieux, c'est que le manuscrit de Guillebert de Lannoy existe bien réellement dans la bibliothèque de M. S...... Nous nous souvenons de l'avoir vu il y a plusieurs années, et, si nous ne nous trompons, c'est un petit in-folio assez gros d'une écriture du quinzième siècle, avec initiales et titres en rouge. Cela suffit pour exclure l'idée de toute mystification.

Quant à l'auteur des mémoires, il appartient à l'une de ces familles de l'ancienne Belgique dont le nom se trouve souvent dans l'histoire, et toujours avec les titres les plus honorables. Les généalogistes la font remonter à Jean, chevalier d'Allery, en Picardie, ou de Franchimont, au pays de Liége; ce chevalier, disent-ils, vint en Flandre au quatorzième siècle et y épousa en 1312 Mahaud, dame de Lannoy et de Lys, héritière de la maison de Lannoy. Leur fils, Hugues Ier de Lannoy, épousa Marguerite de Maingoval en Artois et il en eut quatre enfants, entre autres Hugues II, qui vivait en 1373 et qui fut le bisaïeul de Charles de Lannoy, vice-roi de Naples, si célèbre sous Charles-Quint; puis Guillebert de Lannoy, seigneur de Santes et de Beaumont, qui épousa Catherine de Molembais. Ce dernier eut plusieurs enfants, parmi lesquels nous trouvons :

1° Hugues III de Lannoy, seigneur de Santes, qui fut chevalier de la Toison d'or à la première création, conseiller et chambellan du roi de France et du duc Philippe le Bon, gouverneur de Lille en 1418,

grand-maître des arbalétriers de France en 1421, et qui mourut à l'âge de 72 ans, le 1er mai 1456.

2° GUILLEBERT de Lannoy, seigneur de Willerval et de Tronchiennes, chevalier de la Toison d'or et chambellan du duc de Bourgogne, né vers l'an 1386. C'est l'auteur du livre dont nous parlons ici. Il portait d'argent à trois lions de gueules et sa devise était : *Vostre plaisir*.

Un autre de leurs frères, nommé Baudouin, fut appelé le bègue de Lannoy. Il fut aussi chevalier de la Toison d'or.

Nous ne pensons pas pouvoir mieux faire connaître Guillebert de Lannoy qu'en exposant sa vie d'après ses propres mémoires. Il est à regretter que M. Goethals ne les ait pas eus à sa disposition lorsqu'il a écrit la biographie de ce vieux chevalier, dans le premier volume de ses *Lectures*. Il ne se fût point contenté d'une notice aussi écourtée que celle qu'il a donnée. Mais, nous le répétons, le manuscrit de M. S...... est unique, et il vient d'être mis en lumière pour la première fois. M. Goethals n'a fait que ce qu'il a pu faire.

Les premiers voyages de notre Guillebert furent des chevauchées de guerre, telles qu'on en faisait fort souvent au commencement du quinzième siècle. « En 1399, après la Toussaint, je fus, dit-il, en ma première armée avecq monseigneur le comte Walleram de Saint-Pol, à une descendue qu'il fist en Angleterre en l'isle de Wit (Wight), où il y eut cincq cens chevaliers et escuiers, cottes d'armes vestues. » Cette campagne se rapporte à la révolution soudaine qui éclata en Angleterre, lorsque le célèbre Henri de Lancastre, connu plus tard sous le nom de Henri IV, vint détrôner son cousin Richard d'York qu'il fit ensuite égorger dans sa prison. Richard qui avait épousé madame Isabelle de France, fut secouru d'abord par les princes français et notamment par le duc de Bourgogne, ce qui n'empêcha point la révolution d'avoir son cours.

L'été suivant, Guillebert allait à une autre chevauchée, que le vieux sire de Jeumont conduisait contre le seigneur de Lort. C'était une

2

autre petite lutte féodale entre des seigneurs campagnards, et Guillebert y assista, dit-il, *pour cause de lignaige.*

Nous nous trouvons ici dans un extrême embarras chronologique. Après la Toussaint de 1400, l'auteur dit avoir fait partie de l'expédition du comte de La Marche en Angleterre, et au mois d'avril 1401, il dit avoir fait son premier grand voyage. Il alla, en compagnie du fameux sénéchal de Hainaut Jean de Werchin, faire le saint pèlerinage de Jérusalem et il visita la Turquie, les îles de l'archipel, *puis au revenir, le royaume et isle de Secile, dit Ternacle.* Il ajoute que ce voyage dura deux ans.

Si nous comparons les dates de Monstrelet avec celle-ci, nous sommes bien loin d'être d'accord. En premier lieu, nous devons remarquer que ce voyage ayant duré deux ans, Guillebert ne pourrait avoir été de retour qu'en 1403. Comment donc concilier cela avec la date de 1402, que Monstrelet assigne à la descente du comte de La Marche en Angleterre? Comment faire concorder cette absence du sénéchal Jean de Werchin avec le tournoi de Coucy, dont il envoya les lettres de défi en 1401, s'il faut en croire Monstrelet? D'un autre côté, si nous intervertissons les faits, et que nous mettions le pèlerinage de Jérusalem en 1400, avant l'expédition du comte de La Marche, la date de Monstrelet devient juste pour cette dernière, mais que deviendra le tournoi de Coucy en 1401? C'est là une première difficulté que nous aurions désiré voir lever. Nous ne sommes pas au bout.

« En 1404, dit Guillebert, fus en la première armée que fist le duc Guillaume de Bavière, comte de Hainaut, en l'éveschié de Liège, et à l'assaut des villes de Fosses et de Florines, auquel je fus bléchiet en ung piet et en ung bras et ramené avecq monseigneur de Comines, aussi bléché, en une charette, à Nyvelle en Brabant. Au mois d'aoust, trois mois après, fus en la grosse bataille de Liége, où le duc Jehan de Bourgogne eut victoire contre les Liégeois, et où demeura mors leur capitaine, le seigneur de Pervés et son fils aussi. »

Chacun a reconnu qu'il est question ici des démêlés de Jean de Bavière avec ses sujets et de la célèbre bataille d'Othée, qui se donna, disent tous les historiens, le 23 septembre 1408. Que veut donc dire cette date du mois d'août 1404? En trouvant une erreur si grossière dans les mémoires de Guillebert, nous eûmes un instant l'envie de jeter le livre et de le considérer comme l'ouvrage d'un hableur et d'un fanfaron. La pensée nous vint que l'auteur pourrait bien n'avoir assisté à aucune de ces batailles qu'il raconte, et (que le bon chevalier nous pardonne!) nous pensâmes qu'il avait eu l'intention de se glorifier, tout en mystifiant la postérité. Quoique cette pensée n'ait fait que traverser notre esprit, nous ne devons pas moins la confesser, parce qu'elle était fausse et qu'elle accusait l'un des plus braves et des plus loyaux chevaliers du quinzième siècle, un élève de Jean de Werchin. En effet, les mémoires de Saint-Remy font foi que Guillebert et Hugues de Lannoy se trouvèrent tous deux à la bataille de Liége. Il n'y a donc ici qu'une erreur de date, provenant peut-être d'un copiste ignorant, peut-être aussi de l'âge avancé où Guillebert a écrit, et de l'affaiblissement de ses souvenirs. Comment d'ailleurs lui ferions-nous un crime d'avoir changé la date de la bataille d'Othée, lorsque nos contemporains à nous s'y trompent encore tous les jours. On peut voir, dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de France et de Bourgogne*, le petit poëme d'un nommé Ruelle, sur cette bataille; les éditeurs lui ont assigné, par mégarde, la date de 1468 et ils la confondent avec le sac de Liége sous Charles le Téméraire. M. Buchon, qui est cependant un homme très-érudit, a reproduit cette erreur, en ayant soin d'y joindre les notes qui la rendent encore plus palpable. Quand les savants de nos jours se trompent de cette sorte, ne devons-nous pas un peu d'indulgence aux vieux chevaliers du quinzième siècle?

En 1405, récit du tournoi de Valence où l'auteur assiste avec Jean de Werchin. C'est 1403 qu'il faut lire avec Monstrelet.

Au mois de juillet suivant, Guillebert part avec Jacques, seigneur de Marquette, pour se rendre à l'armée que l'infant don Fernand de

Castille préparait contre les Mores de Grenade, et il se met sous le comte de La Marche, avec lequel il assiste à plusieurs batailles et à plusieurs prises de villes, entr'autres au siége de Setenil, « lequel dura trois semaines, dit-il, et ne fut ladite ville point prinze. »

Si nous consultons les chroniques espagnoles sur les faits de cette campagne contre les Mores, nous aurons encore une date à changer ici. Ce n'est pas en juillet 1405, mais en juillet 1407 que Guillebert doit avoir rejoint l'armée de l'infant de Castille. Voici, au reste, pour le prouver quelle fut la marche des événements historiques : Le 5 janvier 1407, Jean II, succéda à son père Henri III, roi de Castille, avec la régence de son oncle, l'infant don Fernand. Ce dernier, résolut aussitôt de faire aux Mores une guerre vigoureuse et partit de Ségovie le 13 avril 1407, pour aller prendre le commandement de l'armée. Le 20 juillet le comte de La Marche arrivait à Séville, afin de partager les périls de cette campagne. Bientôt Pruna fut surprise par les chrétiens; les Mores firent le siége de Baeza le 17 août; le 26 septembre les chrétiens attaquèrent Zara, et le 3 octobre enfin, eut lieu le fameux siége de Setenil, qui occupe une grande place dans les chroniques d'Andalousie. Nous n'avons pas besoin d'entrer dans plus de détails sur les vicissitudes de cette guerre, cela démontre assez que la date de Guillebert de Lannoy doit être changée. Ce qui le prouverait mieux encore, c'est qu'il ajoute qu'*au rompement de l'armée, après avoir prins congié de l'infant de Castille, lequel donna à son compagnon et à luy, à chascun ung cheval et une mule, il alla vers le roy de Portugal qui le receuilla grandement et paya tous ses despens parmy son royaume.* Ce *rompement de l'armée*, c'est tout simplement la trêve de huit mois accordée au roi de Grenade, en janvier 1408. Notre chevalier se rendit ensuite à Saint-Jacques, et passant par la cour du roi Martin d'Aragon et de la reine Yolent, sa femme, il revint en France et se trouva présent à Paris, dans l'hôtel de Saint-Pol, lorsque maître Jean Petit fit sa proposition pour excuser Jean sans Peur du meurtre du duc d'Orléans. Or c'était le 8 mars 1408.

Cette rectification était d'autant plus nécessaire, que nous trouvons, au paragraphe suivant, notre brave chevalier qui se remet en route pour aller à la seconde armée de l'infant don Fernand de Castille. Et savez-vous à quelle époque? au mois d'avril 1408. Décidément, il n'y a guère de date que l'on puisse accepter dans ce livre-là, et tout y paraît contradictoire. Corrigez donc ici encore une fois dans votre exemplaire, et au lieu de 1408, lisez 1410. Après l'expiration de la trève accordée au roi de Grenade, la guerre recommença de plus belle contre les Mores, et le fameux siége d'Antequera, qui dura depuis le 27 avril 1410 jusqu'au 22 septembre, témoigne assez de l'acharnement des deux ennemis. Guillebert nous donne quelques détails curieux sur les événements de ce siége, ainsi que sur le combat d'Archidona, où il fut *fortement navré*, dit-il, *d'une pierre de fais qui lui chut dessus le pié*. Au siége de Ronda, il eut deux chevaux tués sous lui, mais au retour de l'armée, l'infant les lui fit payer à Séville et lui donna de plus un coursier et une mule.

Pourquoi Guillebert, qui aime tant à raconter, ne nous dit-il pas ici ce qu'il a vu dans la magnifique cité de Grenade qu'il alla visiter pendant les trèves qui suivirent? En voyageur curieux, il demanda un sauf-conduit, par l'entremise de l'infant, au roi de Grenade, et il séjourna neuf jours au milieu de toutes les merveilles de sa capitale. « Je fus, » dit-il, neuf jours à veoir son estat et son estre, sa ville, son pallais, » ses maisons et ses gardins de plaisance et aussy des autres princes là- » autour, qui sont choses belles et merveilleuses à veoir. » Ne vous semble-t-il pas que Guillebert de Lannoy est un peu trop bref en cet endroit, et qu'on s'attendait à plus d'admiration de sa part?

Ce second voyage d'Espagne dura onze mois, après lesquels l'auteur revint en France. Ce dut être en janvier 1411.

Les faits rangés sous l'année 1409, dans le paragraphe suivant, ne paraissent pas non plus appartenir à cette date. Il y est dit, que, au mois de mai de cette année, Guillebert fut retenu à Paris comme échanson du duc Jean de Bourgogne, qu'il se rendit ensuite au château

de Tisel dont monseigneur de Helly et monseigneur de Parthenay, mareschaulx lors de par le roy, faisaient le siége et qui était défendu par les Armagnacs; qu'il continua ensuite la guerre en Guyenne, en Poitou et en Limousin.

La seule lecture de ces faits prouve que la date de 1409 est encore une erreur. Ce fut en 1409 que se conclut le traité de Chartes entre les Bourguignons et les Orléanais, et il n'était point encore question à cette époque de la faction des Armagnacs dont l'auteur parle ici. En 1410, nous savons que l'auteur était en Espagne; en 1411, nous trouvons Jean de Bourgogne occupé de pourvoir à la défense de Paris contre les Armagnacs; et s'il s'agissait de cette année-là, il est peu croyable que Guillebert n'eût pas fait mention d'une circonstance aussi importante. En 1412, au contraire, les Armagnacs viennent de rompre le traité de Chartes, ils ont fait alliance avec le roi d'Angleterre Henri IV, pour lui rendre la possession de l'Aquitaine, du Poitou, etc. Cela n'explique-t-il pas le départ de Guillebert pour la guerre de Guyenne, de Poitou et de Limousin? Remarquons de plus que le sire de Helly ne fut maréchal de Guyenne qu'en 1412. C'est donc 1412 qu'il faut corriger encore une fois.

Plus loin, suivant l'auteur, le roi de France manda, en 1410, monseigneur de Helly et toute sa puissance, « qu'il revenist de Guyenne au-devant de luy pour mettre le siége devant Bourges. » Nous n'avons pas à débattre l'année 1410, dont nous avons démontré l'emploi par Guillebert dans la seconde guerre contre Grenade. On sait, en outre, que le siége de Bourges se fit en 1412, c'est donc une nouvelle rectification à faire. En passant par Limeux, pour se rendre à Bourges, le pauvre chevalier dans une attaque du parti contraire reçut à la cuisse un coup de vireton, *dont il porta la mouche plus de neuf mois*. Le siége de Bourges n'est point décrit dans notre livre, quoique bien certainement Guillebert y ait assisté.

Nous connaissons maintenant la vie de Guillebert en 1412; il ne quitta point la France et fut constamment occupé à faire la guerre

contre les Armagnacs. Nous sommes donc obligés de changer aussi la date qu'il assigne à son premier voyage de Prusse, p. 11 : « L'an mil quatre cent et douze, dit-il, au mois de mars, me partis de l'Escluse pour aler en Prusse en une armée que faisoient les seigneurs de Prusse contre les mescréans. » C'est 1413 qu'il faut lire ; cela est évident d'après les événements antérieurs et la suite le prouvera mieux encore. On ne trouvera dans ce voyage de Prusse, ou dans cette *reise*, comme dit l'auteur, qu'une chevauchée contre les maudits infidèles si détestés au temps de Guillebert de Lannoy, car nous ne sommes pas arrivés encore à l'époque des ambassades de l'homme politique. Nous n'avons sous les yeux qu'un jeune chercheur d'aventures, toujours prêt à combattre pour la foi et à briser une lance contre les Sarrasins. Les Sarrasins ! voilà un mot qui a terriblement remué l'Europe au moyen âge. Que de mauvais desseins, que d'ambitions cachées se sont servi de ce mot-là pour abuser la multitude, et que de maux sont nés de cette ferveur religieuse ! Voyez par exemple ici. Les chevaliers teutoniques ont des démêlés avec Jagellon, roi de Pologne : il s'agit de la possession de la Poméranie. Les Polonais ne sont pas des mécréants : il y a bien, à la vérité, dans le grand duché de Lithuanie quelque peuplade sarrasine, mais c'est une imperceptible minorité. N'importe, pour les chevaliers de Prusse les Polonais ne sont que des Tartares, ce sont des mécréants, ce sont des infidèles, et ils appellent tous les guerriers chrétiens pour les combattre. Ainsi cette malheureuse nation polonaise que de nos jours l'Europe occidentale a eu la lâcheté de laisser égorger, était déjà mise au ban de l'Europe, dès le quinzième siècle [1].

L'homme qui avait volé deux fois en Espagne pour y combattre

[1] Au quatorzième siècle, l'empereur Louis contestait déjà à Casimir son titre de roi de Pologne : *Casimirus qui se nominat regem Poloniæ*, dit-il dans une lettre adressée aux chevaliers teutoniques. Il appelait même les terres occupées par les Polonais des terres de l'empire. Voyez, aux archives du royaume, *Documents pour la réforme religieuse*, tome III du supplément, p. 347.

les Mores, ne devait pas se montrer moins empressé de rencontrer d'autres infidèles. Nous devons noter cependant qu'il n'était pas encore chevalier, et qu'il cherchait toutes les occasions de gagner ses éperons.

Son voyage par mer jusqu'à Dantzick n'a rien d'intéressant, c'est un simple itinéraire. A Marienbourg, où il se rend ensuite auprès du grand-maître de l'ordre teutonique, Henri de Plauen, il admire le château « auquel, dit-il, gist le trésor, la force et tout le retrait » de tous les seigneurs de Prusse. Et est ledit chastel toujours pourveu » de tous vivres, pour soustenir mille personnes dix ans de long, ou » pour dix mille ung an. » C'est là ce fameux château des chevaliers teutoniques dont le roi de Prusse actuel a entrepris naguère la restauration, ce qui a fait supposer à certaines personnes qu'il voulait rétablir cet ordre militaire et lui rendre toutes ses propriétés. Outre la difficulté et l'inutilité d'une pareille entreprise, puisque l'ordre n'est pas éteint et qu'il y a encore à Vienne un grand-maître et des chevaliers qui essaient, tous les ans, leurs forces dans leur chapitre, en soulevant les lourdes épées de leurs ancêtres, que vous semblerait des projets de ce roi luthérien, dont la souveraineté n'a d'autre origine que la ruine des chevaliers au manteau-blanc et la trahison de leur grand-maître Albert de Brandebourg, fondateur de la monarchie prussienne? Pour moi, Frédéric-Guillaume II, restaurant l'ordre des vieux chevaliers teutoniques, m'aurait tout à fait l'air de donner un soufflet sur la joue de son illustre aïeul renégat. Il y a des hommes et des institutions qui s'excluent par leur nature; aussi les commanderies protestantes qu'on avait tolérées jusqu'à la fin du siècle dernier ne me semblent-elles pas plus explicables.

La *reise* de Prusse n'étant point prête, au mois de mai 1413, Guillebert retourne à Dantzick, où il se rembarque, et va directement en Danemarck. Il aborde à un port et village qu'il nomme *Elzmorule* ou *Elzengueule*, et qui n'est autre qu'Elseneur. Puis il parcourt les différentes villes du pays, et à Werdinghebourg, il trouve enfin le roi de

Danemarck, qui lui fait très-belle réception et veut même lui donner son ordre. Mais Guillebert y renonce le plus honnêtement qu'il peut, à cause de l'inimitié qui régnait alors entre ledit roi et les seigneurs de Prusse, auprès desquels il se rendait. Après avoir acheté quatre chevaux au marché de Ritristede, il retourne à Dantzick, puis à Marienbourg, et le grand-maître, « qui bonne chère lui faisoit, le mène esbatre avec lui en plusieurs de ses villes cours et châteaux. »

Vers l'été de 1413, « vinrent enfin nouvelles que les seigneurs de Prusse feroient *reise* » contre le roi dePologne et le duc de Poméranie, qui favorisaient les Sarrasins. Les combats que recherchaient si fort notre Guillebert sont pourtant racontés par lui très-brièvement. Voici, en effet, à quoi se réduit son histoire de la campagne : « Nous allâmes côtoyant les frontières de Pologne, et nous entrâmes à puissance dans le duché de Poméranie où nous restâmes quatre jours et quatre nuits. On y brûla bien cinquante villes à clochers et l'on y prit un grand nombre de bestiaux. » On voit que les *reise* des chevaliers teutoniques ressemblaient fort à des *razzias.*

Au siége de Polleur, dans la Masovie, Guillebert reçut enfin l'ordre de la chevalerie de la main d'un noble chevalier nommé le Ruffe de Palleu. Ce siége fut terrible, si l'on en juge par les détails que notre auteur en donne ; les chevaliers teutoniques durent même se retirer devant le courage des habitants. Quant à Guillebert, il y eut le bras « perchié d'un vireton très-durement. »

La *reise* avait duré seize jours, et notre chevalier s'en retourna à Dantzick pour y guérir sa blessure. Il s'opérait alors dans l'ordre teutonique une de ces révolutions de palais, auxquelles les pouvoirs électifs devraient être moins sujets que les autres. Le grand-maître Henri de Plauen, accusé d'avoir favorisé l'hérésie de Wiclef, était arrêté à Marienbourg par le maréchal et les autres commandeurs, *ses hayneurs*, comme dit Guillebert ; puis dégradé et déposé, il était confiné dans une forte tour. Cet événement qui se passa le 11 octobre 1413, nous donne une nouvelle preuve des différentes erreurs de date signalées plus haut.

Nous ne suivrons pas le voyageur dans chacun des lieux de la Samogitie et de la Lithuanie où il se rendit ensuite. Dans la Courlande, qui appartenait alors aux seigneurs de Liuflant (Livonie), il visite plusieurs villages des Zamegaels, des Corres et des Lives, « lesquels, dit-il, ont chascun un langaige à par eulx. »

Ces quatre langages, dont trois sont des dialectes de la langue Lettonne, et dont l'autre a, dit-on, certains rapports avec le magyare, ces quatre langages sont effectivement parlés encore aujourd'hui dans ces contrées. Les conquêtes germaniques n'y ont apporté d'autre changement que l'esclavage des campagnes, au profit des populations allemandes qui habitent les villes à l'exclusion de toutes autres. Les paysans de la Livonie, de l'Esthonie et de la Courlande, sont de nos jours la propriété de douze cents familles retranchées dans les villes et les forteresses de Riga, de Dorpat et autres, sous la puissante protection du czar. Il est fort à craindre que la langue Lettonne ne puisse pas résister à de si nombreux ennemis et qu'on ne fasse disparaître ainsi l'étrangeté de son existence au milieu de langues d'une autre famille [1].

Plus loin, Guillebert de Lannoy rencontre encore d'autres gens de quatre manières de langages, et il cite de nouveau les Lives et les Zamegaels, en y joignant les Loches et les Eestes. Les Loches, qui sont aussi appelés Letgales, étaient les derniers de la race lettonne ; dans les Eestes on a reconnu les Estoniens.

Chez les Corres une singulière coutume frappa l'attention de notre voyageur. Quoique ces peuples fussent *chrétiens natifz par force*, ils se faisaient, après leur mort, brûler en lieu de sépulture, vêtus et ornés chacun de leurs plus beaux habits, au milieu d'une forêt qui leur appartenait. « Le bûcher, dit Guillebert, est de purain bois de quesne, et ils croyent que l'âme et sauvée si la fumée va droit au ciel ; si au contraire un peu de vent la détourne et la pousse de côté, ils sont con-

[1] Voy. *Trésor national*, tome I, page 186, première série.

vaincus que l'âme est périe. » Les malheureux Courlandais, *chrétiens natifz par force*, n'ont pu abandonner encore les superstitions du paganisme. Quoique convertis au protestantisme, ils sont aujourd'hui à peu près tels que les trouva Guillebert de Lannoy. C'est que le christianisme a eu chez eux de mauvais commencements. Au lieu d'être annoncée par des hommes de paix, la parole de Dieu a été imposée à ces populations par le glaive ; au lieu d'entendre des missionnaires évangéliques, ils ont dû combattre des guerriers farouches, et lorsqu'ils ont cédé à la violence de leurs vainqueurs, ils n'en ont pas moins gardé tous les souvenirs de leur origine. « Va-t'en en l'autre monde où tu auras domination sur les teutoniens, comme ils l'ont eue sur toi en ce monde ! » Ces mots sacramentels qu'ils prononçaient, dit-on, sur les tombeaux annoncent une haine qui devait difficilement s'éteindre.

Ces observations ne s'appliquent pas moins à la Livonie, contre laquelle s'organisa en 1201 la croisade des chevaliers porte-glaives ou de l'ordre du Christ. Quelques riches marchands allemands ayant deux chevaliers à leur tête, fondèrent cette association célèbre pour exterminer les infidèles. En 1237, voyant que leurs victoires les affaiblissaient autant que des défaites, ils se liguèrent avec les chevaliers teutoniques, et les deux ordres n'en firent plus qu'un, sous la direction du grand-maître de Prusse. La province de Livonie fut néanmoins gouvernée par un maître provincial particulier. Guillebert avait visité le maître de la Livonie à Riga, et c'est par son moyen qu'il entreprit le « voyage de la grant Noegarde (Novogorod) en Russie. » Le maître provincial était alors Théodoric Torck. Son successeur Sigefroi Sandern de Spanheim fit plus tard, en 1418, un traité de limites et de commerce avec le grand prince Vassili et avec les Russes de Novogorod.

Nous sommes maintenant à l'hiver de 1413, et Guillebert de Lannoy est entré en Russie ; les grandes neiges et les froids excessifs l'obligent à monter sur des *sledes*, qui sont des traîneaux, et le voilà qui traverse des forêts, des lacs, des rivières ; puis il arrive à Novo-

gorod, à cette ville immense dont un proverbe disait : *Qui peut s'opposer à Dieu et à la grande Novogorod?*

Il semble que notre chevalier flamand fut cette fois plus étonné qu'à l'ordinaire. Lui si bref, si concis d'habitude, le voilà qui entre dans toutes sortes de détails ; il raconte, il décrit ce qu'il a vu, ce qu'il a éprouvé. Voyons un peu de quelle manière : « La grant Noegarde est une merveilleusement grant ville, située en une belle plaine environnée de grans forests, et est en bas païs, parfont de eaues et de places maresqueuses, et passe par le milieu de ladicte ville une très grosse rivière nommée Wolosco ; mais est la ville fermée de meschans murs, fais de cloyes et de terre, combien que les tours sont de pierre, et est une ville franche et seigneurie de commune. Sy ont ung évesque, qui est comme leur souverain. Et tiennent aussi tous les autres Russes de la Russie, qui est moult grande, la loy crestienne en leur créance, sy comme les Grecs. Et ont ung chastel assis sur ladicte rivière, où la maistre esglise de Sainte-Sophie qu'ils aourent, est fondée, et là demeure leurdit évesque. »

Cette description doit avoir été bien exacte, puisqu'au dix-septième siècle des voyageurs trouvaient encore dans cette ville des murailles de bois et des maisons bâties en poutres et en solives de sapins, qui ont quelque rapport « avec ces meschans murs fais de cloyes et de terre, » dont parle notre voyageur.

Deux ans après le passage de Guillebert à Novogorod, l'évêque de cette ville fut exposé à de grandes tribulations. Vassili Dmitriewitch y avait envoyé en qualité de métropolite de Russie un certain Photius, dont les habitants ne voulurent pas, ce qui occasionna entre eux et le grand roi de Moscou une brouille très-sérieuse. Photius, chassé de Novogorod, répandit son schisme dans la grande Russie.

« Item y a dedans ladicte ville molt grans seigneurs, qu'ils appellent *bayares*, et y a tel bourgeois qui tient bien de terre deux cens lieues de long, riches et puissans à merveilles ; et n'ont les Russes de la grand Russie autres seigneurs que iceulx par tour, ainsy que le

commun veult. » Que dites-vous de ce gouvernement électif, choisi par le commun? On serait vraiment fort embarrassé, après cela, de dire si ce sont les Romanof qui ont mis la Russie dans la voie du progrès et de la civilisation.

« Et est leur monnoie de keucelles d'argent, pesans environ six onces, sans empraínte, car point ne forgent de monnoye d'or, et est leur menue monnoye de testes de gris et de martres. Sy ont en leur ville ung marchié, où ils vendent et achatent leurs femmes, eulx de leur loy (mais nous, les francs chrestiens, ne l'oserions faire sur la vie), et achatent leurs femmes l'une pour l'autre pour une keucelle d'argent ou deux, ainsy comme ils sont d'accord que l'un donne de saulté à l'autre. Et ont deux officiers, ung duc et ung bourchgrave, qui sont gouverneurs de ladicte ville, lesquels gouverneurs sont renouvellez d'an en an. Et illecque allay devers ledit évesque et lesdits seigneurs. »

« Item ont les dames deux trèches de leurs cheveulx pendans derrière leurs dos, et les hommes une trèche. »

Guillebert séjourna neuf jours à Novogorod, et il y fut parfaitement bien accueilli par l'évêque et par les seigneurs duc et burggrave. Le premier lui envoyait chaque jour trente hommes chargés de pain, de viande, de poisson, de foin, de légumes, de bière et de miel. Les autres lui donnèrent un dîner, qui fut, dit-il, le plus étrange et le plus merveilleux qu'il eût jamais vu. Par malheur il ne nous en fait aucun récit.

A cet endroit du voyage, nous rencontrons quelques détails sur le rigoureux hiver de 1413, qui nous paraissent un peu hasardés. Nous ne voudrions pas accuser notre bon Guillebert d'une gasconnade préméditée; nous avons trop de motifs de croire à sa sincérité. Il n'y aurait pas d'impossibilité pourtant qu'il se fût permis ici une légère plaisanterie, et puis ne pouvons-nous rien mettre sur le compte de quelque malicieux copiste?

Or donc, énumérant les merveilles causées par le froid, notre voyageur assure que quand on chevauchait par les forêts, on y enten-

dait *croquier les arbres et fendre de hault en bas de froid*. Puis à cette merveille il en ajoute aussitôt une autre : « Et véoit-on, dit-il, les crottes de la fiente des chevaulx qui estoient sur la terre engelées, saillir contremont de froit ! Et quant on dormoit de nuit oudit désert, on y trouvoit au matin sa barbe et ses sourcieux et paupières engelées de l'aleine de l'omme et plaines de glachons, sy que, au resveiller, à paine povoit-on ouvrir les yeulx. » Et comme si cela ne suffisait point, pour convaincre les incrédules : « Item, ajoute-il sans rire, une autre merveille de froit y vey de long : ung pot de terre plain d'eau et de char mis au feu par ung matin sur ung lacq, ou désert, que je veis l'eaue bouillir à l'un des côtés du pot et engeler à glace à l'autre ! » Pour le coup, c'est trop fort, et croira qui voudra.

Il ajoute plus bas que les lièvres de ce pays sont tout blancs en hiver et tout gris en été. Ceci est tout bonnement une observation incomplète. Il y a en effet une espèce de lièvres tout blancs, en Russie, mais elle est très-distincte de l'espèce grise.

Guillebert, habillé en marchand, pour voir plus aisément le monde, s'en allait donc en traîneau à travers les forêts et les déserts de la Russie. De Novogorod à Plesco il traversa ainsi trente lieues d'Allemagne. C'était revenir sur ses pas et se rapprocher de la Livonie qu'il avait déjà visitée. A Plesco, ville bien fortifiée, il vit un château « où nul franc chrétien ne peut entrer qu'il ne lui faille mourir. » Les habitants avaient peu de temps auparavant chassé leur roi, qui était vassal du roi de Moscou, et Guillebert avait rencontré ce monarque errant, à la grande Novogorod. Les hommes de Plesco portaient les cheveux longs et épars sur les épaules ; les femmes avaient un rond diadème derrière la tête comme les saints.

De Plesco il se rend à Dorpat, ville très-belle et très-forte où il y avait un évêché, indépendant des seigneurs de Livonie. Il va ensuite directement à Segewald, c'est-à-dire à une distance de cinquante lieues, pour y trouver le lant-maréchal, à qui il doit demander un

sauf-conduit, car il a l'intention de visiter le royaume de Lithuanie [1] et d'aller voir la cour du duc Withold. Il quitte donc la Livonie, et entre dans une grosse forêt déserte, qui appartenait au roi de Létau (Lithuanie) ; il passe à Court-le-roi, puis il arrive à la capitale du pays, à Wilna. « Là est ung chastel situé moult hault sur une savelonneuse montaigne, formée de pierres et de terre, et le masonnaige de dedans est tout édifié de bois. Et s'en vient la fermeté dudit chasteau du hault de la montaigne à deux lez fermée de murs jusques en bas, en laquelle fermeté sont encloses plusieurs maisons. » C'est là que Withold, prince de Lithuanie tenait ordinairement sa cour et sa demeure.

Guillebert remarque ici que les femmes étaient ornées à la mode de Picardie. Les gens de ce pays étaient *chrétiens nés nouvellement, par la contrainte* des seigneurs de l'ordre de Prusse et de Livonie. Ils avaient déjà douze évêques. Notre voyageur ne trouva à Wilna que deux des sœurs de la femme du duc Withold et il se fit un devoir d'aller vers elles. Le duc était alors à Poseur, suivant l'habitude qu'il avait d'y faire tous les ans une chasse dans ses forêts, et cette chasse pendant laquelle il n'entrait dans aucune de ses villes ni aucun de ses châteaux, durait trois ou quatre semaines.

La ville de Trancquenne, par laquelle on passe en allant à Poseur, offrit au voyageur flamand plusieurs sujets d'observations. Un château neuf, fait de brique à la manière de France, fut tout ce qu'il remarqua en fait de monuments. Mais il vit dans la ville, et au dehors dans plusieurs villages, une grande quantité de Tartares qui y habitaient par tribus. « Ce sont, dit-il, drois Sarrasins qui n'ont rien de la loy de Jhésu-Crist et ont un langage à part nommé le tartre. » Des Alle-

[1] Au mot *Létau, Lithuanie*, dans le Glossaire géographique, il est dit que lors du voyage de Guillebert, en 1413, la Lithuanie allait se réunir à la Pologne par le mariage de son duc Jagellon avec la reine de Pologne Hedwige d'Anjou. C'est une erreur. La reine Hedwige était morte depuis 1399, et Jagellon, demeuré roi de Pologne, avait abandonné en fief le duché de Lithuanie à son cousin Withold.

mands, des Lithuaniens, des Russes et une grande quantité de juifs, qui ont chacun leur langage spécial, affluaient dans cette ville et devaient lui donner un aspect vraiment original. N'oublions pas non plus de mentionner un parc fermé, dans lequel il y avait toutes sortes de gibiers et de bêtes sauvages.

Le duc Withold était à Poseur, comme nous l'avons dit, avec sa femme et sa fille, femme au grand roi de Moscou [1], et la fille de sa fille. Notre voyageur diplomate est d'une discrétion remarquable au sujet des entrevues qu'il ne manqua point d'avoir avec ces grands personnages. Pas un mot ne lui échappe là-dessus. Il rend cependant justice à la grande libéralité de Withold, qui ne permettait pas que des étrangers passant par son royaume y fissent la moindre dépense. Le prince leur faisait délivrer des vivres et les faisait conduire en sûreté partout où ils voulaient, sans qu'il leur en coûtât rien. « C'est que Witholt est ung moult puissant prince, dit Guillebert, et qu'il a conquis à l'épée douze ou treize que royaumes, que pays. »

Nous sommes près de rentrer en Prusse. L'hiver durait depuis vingt semaines et Guillebert n'avait cesser de voyager en traîneau. Au commencement de mars 1414, le dégel survint, et il reprit ses chevaux. A Dantzick et à Marienbourg, il alla simplement prendre congé des seigneurs de Prusse, puis il redescendit vers le sud, dans l'intention d'aller visiter la cour, l'état et le pays du roi de Pologne. A Thor où il passa, il s'empressa de visiter en sa misère, dans le château d'Ingleseberck, le grand-maître Henri de Plauen, qui la saison précédente avait été déposé et que l'on y détenait prisonnier, « et de lui il eut grand pitié. »

Comme Guillebert avait fait partie de la *reise* des chevaliers de Prusse contre la Poméranie, et qu'il y avait été armé chevalier, son voyage en Pologne n'était guère prudent sans un sauf-conduit; il fallut donc en envoyer chercher un à soixante lieues de là. En attendant il alla

[1] Vassili Dmitriewitch, qui, étant prisonnier de Withold, avait été forcé par lui d'épouser sa fille Sophie.

s'ébattre en différents lieux de Prusse, et notamment à un château et commanderie nommé Awenhoux, « où l'on aoroit Sainte-Barbe, » dit-il. Il paraît que l'on conservait en cet endroit un des bras et une partie du chef de la *benoite vierge*, et qu'on y faisait moult beau pèlerinage. On le conduisit aussi à une lieue de Thor, dans une petite île, où jadis, du temps que tout le pays de Prusse était mécréant, les seigneurs des blancs manteaux firent leur première habitation sous un gros chêne feuillu, assis au bord de la rivière, et où ils firent un château de bois qu'ils fortifièrent de fossés. C'est de là que depuis, par leur vaillance, ils s'élancèrent à la conquête de toute la Prusse, et qu'ils la soumirent à la foi. On appelle ce lieu Aldenhoux.

Le sauf-conduit étant venu, Guillebert entra en Pologne et arriva dans la ville de Kalisz, où il trouva le roi Jagellon qui y était venu pour chasser dans ses forêts. Guillebert resta auprès de lui huit jours, pendant les fêtes de Pâques de 1414, et il reçut à cette cour, grand honneur et grande chère. A son départ, le roi lui donna même une coupe dorée, armoriée de ses armes, et le chargea de lettres de créance pour le roi de France. Dans ses lettres il se plaignait que depuis qu'il fesait partie des rois chrétiens, le roi de France, le plus puissant de tous les souverains, fût le seul qui ne lui eût pas encore envoyé d'ambassade.

Accompagné d'une escorte que lui donna Jagellon, notre chevalier se rendit à Breslau en Silésie, puis à Snaydenech, où il trouva le duc Louis de Brighe [1], qui lui fit fête et lui donna l'ordre et compagnie du roi de Land. « Ils sont de cette ordre, dit-il, bien sept cens chevalliers que escuiers, et autant de gentilz femmes, dont ledit duc estoit le chief. » Il est fort à croire que le nom de ce roi de Land, est quelque peu corrompu par notre voyageur, car il nous est impossible de le reconnaître sous cette forme, à moins qu'il ne faille corriger tout simplement *orden des landes Kœnigs*, l'ordre du roi du pays.

[1] Louis II, duc de Lignitz et de Brieg en 1402, mort en 1436.

4

Après avoir quitté la Silésie, nous entrons en Bohême et nous arrivons à Prague, maîtresse ville du royaume. Guillebert se montre encore coupable de confusion dans cet endroit. Il prétend avoir trouvé dans cette ville le roi Jean et sa femme, ce qui est absolument impossible, puisque le roi Jean de Luxembourg était mort à Créci depuis l'an 1346. Faudrait-il penser que, pour le vulgaire, l'illustre aveugle-roi avait en quelque sorte donné son nom à tous ses successeurs? cela est possible. Mais l'erreur n'en existe pas moins, et c'était une rectification nécessaire selon nous. Le roi et la reine de Bohême que vit Guillebert n'étaient autres que le tyran Wenceslas, empereur déposé, et sa femme Sophie, fille de l'électeur de Bavière. A cette cour Guillebert séjourna onze jours, pendant lesquels il visita toutes les curiosités de la vieille et de la nouvelle Prague. Entr'autres, le roi lui fit voir dans une grosse tour, où on les conservait, le fer de la lance et l'un des cloux de Notre-Seigneur, avec plusieurs corps de saints. La foule qui venait aussi pour les voir était alors si considérable que notre voyageur en porte le nombre à plus de quarante mille âmes.

« Estoit alors tout le royaume, pour l'occasion d'un homme prescheur nommé Housse, en division l'un contre l'autre, et faisoient guerre grant partie des nobles contre le roy et la royne. » Voilà tout ce que dit notre voyageur de la célèbre hérésie de Jean Hus et de Jérôme de Prague, qui mit toute la Bohême en émoi pendant si longtemps. On sait que les disputes des théologiens n'étaient qu'un prétexte pour cette nation amoureuse de l'indépendance, et que les martyrs de Constance furent à ses yeux des victimes politiques plutôt que des saints. Au reste la lutte était déjà violente en 1414, et l'effervescence populaire fesait présager les triomphes de Ziska. Guillebert avoue naïvement qu'il se hâta de *wider dudit pays, en grant péril d'être rué jus*. Il se rendit en Autriche à ce qu'il paraît; mais de ce voyage ni de son retour il n'a donné le moindre détail.

A peine arrivé en Flandre, au lieu de prendre un peu de repos, et

d'y attendre les événements qui s'annonçaient en France, il s'embarque pour l'Angleterre, afin de faire le voyage de Saint-Patrice [1]. Mais ayant été fait prisonnier par les Anglais, il ne put accomplir son dessein, et il ne revint sur le continent qu'après le siége de la ville d'Arras qui se rendit au roi, comme on le sait, à la fin de septembre 1414. Guillebert se montre marri de ce contretemps, qui lui fesait manquer une si belle occasion de se battre, mais il remercie Dieu d'avoir été délivré de prison à l'aide de ses bons amis. Pauvre Guillebert! il n'était pas loin de trouver une de ces boucheries humaines qu'il cherchait avec tant d'ardeur. Lui et son frère Hugues de Lannoy devaient assister, l'année suivante, à la bataille d'Azincourt.

Il est inutile que nous retracions ici le tableau de cette journée célèbre, où la noblesse française, imprudente et brave selon sa coutume, répandit plus de sang qu'elle ne l'avait jamais fait. C'est un de ces grands événements historiques dont personne n'ignore les détails, nous ne nous y arrêterons guère.

Guillebert et Hugue de Lannoy furent sans doute au nombre de ces généreux et loyaux chevaliers, qui enfreignirent alors les ordres du duc Jean sans Peur, pour voler à la défense de la patrie commune. La maison de Bourgogne n'avait point encore réussi, à cette époque, à séparer dans le cœur de ses vassaux l'amour du pays et l'amour de la France, et Bourguignons aussi bien que Français, tous se réunissaient encore contre l'étranger. La haine et la discorde venaient d'être semées, il fallait attendre qu'elles fussent nées.

Les chevaliers bourguignons, flamands, hennuyers, et picards, allèrent donc à la funeste bataille d'Azincourt, ils y allèrent sans appel, sans convocation de leur seigneur, mais spontanément et pour

[1] Le purgatoire de saint Patrice était une grotte visitée alors par les gens crédules, qui croyaient y voir toutes sortes de choses merveilleuses, telles que des ombres, des esprits, etc. Cette grotte était située dans l'une des îles du lac d'Erme, dans le comté de Dongall, au nord de l'Irlande. Des gouvernants philosophes ont détruit la grotte, et les miracles ont cessé.

accomplir le plus grand, le plus impérieux des devoirs, celui de défendre la patrie. Ils succombèrent, il est vrai, mais les ambitieux, qui sacrifiaient le pays à leurs intérêts et qui par vengeance ou dépit désertaient le parti national, ne furent-ils pas cause de cette défaite? Ils succombèrent, mais la mort dans un pareil combat, ne valait-elle pas mieux, ô Jean de Bourgogne, que la honte d'avoir été sourd à la voix de ta patrie, ne valait-elle pas mieux surtout que les remords d'avoir laissé massacrer ton frère sans vengeance ?

Écoutons le pauvre Guillebert rendant compte de ce désastre : « Fus, en la bataille de Rousseauville [1], navré au genoul, dit-il, et en la teste, et couchié avecq les mors, mais à les despouillier je fus prins prisonnier et gardé par une espace et mené en une maison près de là avec dix ou douze autres prisonniers tous impotents; et lors à une rencharge que fist monseigneur de Brabant, on crya que chascun tuast ses prisonniers, dont, pour avoir plustost fait, ou bouta le feu en la maison, où nous impotens estièmes entré, mais par la grâce de Dieu je me traînai hors du feu à quatre piez, où je fus tant que les Anglais, nos ennemis, reviendrent, où de rechief fus prins et vendu à monseigneur de Cornuaille, cuidant que je fusse un grant-maistre, pour ce que, la Dieu mercy! j'estoye assez honestement en point, quant je fus prins la première fois, selon le temps de lors. »

Voilà un récit bien bref pour une si grande calamité, mais il renferme pourtant quelques particularités curieuses, et nous savons du reste à qui Guillebert en a raconté davantage. Saint-Remy a consigné dans sa chronique au chapitre de la bataille d'Azincourt l'indication suivante : « J'ay oui raconter tous les détails que je rapporte, à plusieurs notables chevaliers de la partie de France, et par espécial à messire Hue et à messire Guillebert de Lannoy, frères, qui furent à ladite bataille et qui en racomptoient bien au long. » Cette attes-

[1] Le 25 octobre 1415 eut lieu la bataille d'Azincourt, à laquelle les Français donnèrent d'abord le nom de Rousseauville.

tation de Saint-Remy nous semble donner un nouveau prix à la courte narration que nous venons de transcrire.

Guillebert fut d'abord conduit à Calais, puis il passa en Angleterre, et l'on sut enfin réellement qui il était. Alors son maître le mit à finance, comme il dit, et moyennant douze cents écus d'or, plus un cheval de cent francs, sa liberté lui fut rendue. Ce maître toutefois ne se montra pas exempt de générosité, car il lui donna au départ vingt nobles pour racheter un harnais. Rymer indique un sauf-conduit qui se rapporte à la détention de Guillebert de Lannoy, et à son envoi en Angleterre avec plusieurs autres prisonniers de distinction [1].

Cette captivité ne fut pas très-longue au reste. En 1416, notre chevalier revint sur le continent, et le duc Jean sans Peur le nomma capitaine du château de l'Écluse, « où par la grâce de Dieu, dit-il avec un certain orgueil, je régnai trente ans. »

Nous devons noter ici une lacune dans ces mémoires. Monstrelet asssure que Guillebert fut présent à l'entrevue du roi d'Angleterre et du duc Jean de Bourgogne l'année suivante. Il n'en est pas dit un mot dans notre livre. Est-ce un oubli de l'auteur ? nous le présumons.

Le comte de Charolois, près duquel il alla ensuite en Flandre, lui donna l'office des *divines provisions* [2] et le garda auprès de lui jusqu'à la nouvelle de la mort du duc Jean sans Peur (1419).

Nous voici enfin à la vie politique de Guillebert de Lannoy, le batailleur s'effacera un peu et modérera sa fougue pour faire place à l'homme sage et prudent. Le conseiller du duc Philippe le Bon, va se trouver investi de la plus haute confiance. Nous le verrons agir dans les circonstances les plus solennelles, dans les affaires les plus délicates, et nous pourrons juger de l'estime que fesait de lui son seigneur par les hautes fonctions dont il le chargeait.

Le meurtre du duc Jean est à peine consommé, que Philippe songe à la vengeance ; il l'a si bien juré, que tout y cédera. Voici que des

[1] Rymer, tome IX, page 323.

[2] Administration de la partie spirituelle de la maison du duc.

négociations s'ouvrent déjà avec les éternels ennemis du royaume. Guillebert, malgré lui sans doute, accompagné de l'évêque d'Arras, se rend auprès du roi d'Angleterre [1], pour ce pacte infâme de Troyes, où l'on vit une reine, une mère, profitant de la démence de son époux, vendre à l'étranger la couronne de son propre fils; où l'on vit des princes français appeler l'Anglais au cœur du royaume, pour satisfaire leurs mauvais sentiments de haine, d'ambition et de vengeance. Nous sommes de nouveau retombés dans toutes les horreurs de la guerre civile et de la guerre étrangère.

Au commencement de juin 1420, Guillebert accompagna le duc Philippe au siége de Montereau, où l'on reprit le corps du duc Jean. Il alla ensuite au siége de Melun. Toutes ces opérations militaires furent faites, on le sait, de concert avec le roi Henri V d'Angleterre.

Ce fut environ vers cette époque que le premier chambellan Atheis de Brimeu étant mort, Philippe le Bon confia le sceau de secret à Guillebert de Lannoy. Trois mois durant, notre chevalier s'acquitta de ses nouvelles fonctions, il couchait devant son maître et il porta deux fois sa bannière, la cotte d'armes vêtue, en bataille rangée avec lui. Bientôt après il remit le sceau de secret à monseigneur de Roubaix, son beau frère, pour exécuter son voyage le plus long et le plus important. Il s'agissait de se rendre par terre à Jérusalem, et nous allons voir que Guillebert n'accomplissait pas en cela un simple pèlerinage. Disons d'abord en quoi consiste cette partie de son livre.

Nous trouvons en premier lieu une narration, semblable aux relations précédentes, où il rapporte ses aventures particulières et les noms des endroits qu'il a visités; cette narration n'est pas aussi détaillée qu'on l'eût désiré. Puis il y a une nomenclature de tous les lieux saints de la Syrie et de l'Égypte, nomenclature tout à fait distincte de la relation qui précède, et dans laquelle l'auteur n'a voulu désigner que les stations des pèlerins. Enfin, et c'est ici la partie la

[1] Deux actes donnés par Rymer se rapportent à cette ambassade. Tome IX, pages 811, 827.

plus importante du voyage, se trouvent les *Rapports et Visitations* de la Syrie et de l'Égypte. Ce document, que nous appellerons politique, doit nous servir surtout à apprécier Guillebert de Lannoy, et comme homme de guerre et comme homme d'État. C'est là qu'il doit nous donner toute la mesure de son intelligence pratique.

Cette partie des mémoires de Guillebert de Lannoy, était la seule dont il existât plusieurs copies manuscrites[1], et par conséquent la seule dont les bibliographes eussent parlé. M. Webb profita d'un exemplaire de luxe que possède la bibliothèque Bodléienne d'Oxford, pour la publier dans le tome XXI de *l'Archeologia Britannica*, en y joignant une notice assez étendue et fort intéressante. Une pareille publication ne pouvait manquer de piquer vivement la curiosité anglaise. On sait tout l'intérêt que la Grande-Bretagne prend à l'Égypte et à la Syrie ; on connaît les vues et les tendances de sa poli-

[1] Voici l'indication des différents manuscrits de cette partie des mémoires cités par les bibliographes. Ce sont les pages 69-118 de notre volume.

En 1467-1487, il existait à la bibliothèque des ducs de Bourgogne, à Bruges, « un petit livret en cuyr rouge, intitulé : Les rapports de messire Guillebert de Lanoy. » C'est le n° 1589 de l'inventaire de M. Barrois, et probablement l'exemplaire donné par Guillebert à Philippe le Bon.

En 1577, il y en avait aussi un à la bibliothèque des ducs de Bourgogne à Bruxelles, qui portait au catalogue de Viglius le n° 621, 18e pulpitre.

En 1645, Sanderus lui donnait dans cette même bibliothèque le n° 561.

En 1731, Francquen le portait sous le n° 467.

Enfin, en 1797, Gérard le mentionnait sous le n° 1379.

Cette filiation, que nous avons pu suivre très-exactement dans le catalogue de M. Marchal, s'accorde peu avec l'opinion de M. Goethals, qui dit le manuscrit perdu depuis l'incendie de 1731. Suivant nous, le manuscrit en question doit être actuellement à la bibliothèque du roi à Paris.

Quant au manuscrit dont M. Webb a fait la publication dans l'*Archeologia Britannica,* et qui ne contient, comme ceux dont nous venons de parler, que les rapports de Guillebert sur l'Égypte et sur la Palestine, il appartient à la bibliothèque Bodléienne d'Oxford. C'est un exemplaire de luxe qui paraît avoir été primitivement donné par l'auteur, soit au jeune roi d'Angleterre, soit au duc de Bedfort. Nous ne pouvons croire, avec M. Webb, qu'il ait jamais été destiné par l'auteur au duc de Bourgogne.

tique moderne en Orient. Or M. Webb publiait les résultats d'une exploration faite à la demande du roi Henri V d'Angleterre, exploration minutieuse exécutée dans un but de guerre, et par laquelle il devenait évident que l'on pouvait faire remonter loin les projets de l'Angleterre sur ces contrées.

Dans sa notice, le savant anglais, après avoir tracé un tableau succinct des différentes croisades, et de la part qu'y ont prise les Anglais, arrive à l'époque de Guillebert de Lannoy et nous montre quel esprit animait l'Europe chrétienne, qui n'avait pas perdu l'espérance de reconquérir les saints lieux. Il rappelle ensuite qu'après le traité de Troyes, l'idée d'une croisade fut mise en avant par le roi d'Angleterre, et que Guillebert de Lannoy doit avoir été choisi alors pour chercher les moyens de l'exécuter. M. Webb s'attache à montrer surtout dans Guillebert un agent exclusivement anglais. Il n'en a, il est vrai, d'autre preuve que le titre de son manuscrit, où il est dit que ce rapport fut fait « au commandement de très-haut, très-puissant et très-excellent princhе le roy Henri d'Angleterre, héritier de Franche ; » car il aurait beau citer la chronique de Caxton, et les paroles que l'on y fait prononcer à Henri V mourant : « O mon Dieu, vous savez que j'ai toujours eu et que j'ai encore l'intention de relever Jérusalem, si je puis vivre ; » il aurait beau, d'après la même chronique, assurer que le roi Henri venait d'envoyer le chevalier Hugues de Lannoy (lisez Guillebert) à Jérusalem, lorsque la mort le surprit à Vincennes à l'âge de trente-six ans ; toutes ces raisons-là ne seraient que spécieuses, si la publication complète des Mémoires n'en était venue démontrer la justesse.

Nous trouverions même dans notre livre de quoi les combattre complétement. Voici en effet ce que dit Guillebert, page 33 : « Ce temps pendant, emprins le voyaige de Jhérusalem par terre, à la requeste du roy d'Angleterre, et du roy de France, et de monseigneur le duc Philippe *principal esmouveur.* » Ces derniers mots ne semblent-ils pas détruire l'assertion de M. Webb ? Il y aurait encore, direz-

vous, à répondre au titre que porte le manuscrit d'Oxford. Notre volume nous servira de nouveau pour cela. Guillebert dit page 45 : « Et mis de là en avant (depuis Alexandrie) toutes mes visitations par escript, dont je fis un livret, duquel au retour de mon dessusdit voyaige, le roy Henry en ot ung par copie et monseigneur le duc de Bourgogne ung autre. » Cette phrase n'explique-t-elle pas comment il se fait que le manuscrit d'Oxford est intitulé *par le commandement du roi d'Angleterre*. Il y en eut aussi autrefois un exemplaire à Bruxelles, et peut-être était-il fait mention de Philippe le Bon, dans le titre de celui-là. L'opinion de M. Webb pourrait donc aussi être réfutée par ce moyen.

Mais, à la page 119, nous voyons que Guillebert, à son retour, s'empressa d'aller à Londres, « devers le jeune roy d'Angleterre, faire son rapport de la charge que lui avoit bailliée le feu roy d'Angleterre son père. Il lui rapporta en même temps, et à son conseil, l'orloge d'or qu'il devoit présenter de par ledit roy son père au grand turcq. Et lui donna le roy au partir trois cens nobles et paya tous ses despens. »

Nous avouons que ce passage nous semble fort exprès, et qu'il nous paraît devenu impossible de nier désormais la mission particulière que Lannoy avait reçue d'Henri V. Si le duc de Bourgogne avait été le *principal esmouveur* de l'emprise, comme le dit notre chevalier, le roi d'Angleterre en eût-il payé seul tous les dépens ? Il n'y a qu'un moyen peut-être d'expliquer cette contradiction apparente, le voici :

Après la mort tragique de Jean sans Peur et la conclusion du traité de Troyes, le roi d'Angleterre et Philippe le Bon, unis de la plus étroite amitié, résolurent d'élever une église près du lieu où le duc Jean avait été assassiné, et de faire afficher les motifs de leur décision dans plusieurs endroits, entr'autres à Jérusalem. Qui nous empêcherait donc de réduire à cela les motifs du duc de Bourgogne ? tandis que les projets du roi d'Angleterre, qui aspirait à l'exécution d'une croisade, nécessitaient de plus l'exploration de la Syrie et de

l'Égypte, telle que la fit notre Guillebert. Nous ne donnons cette opinion que comme moyen d'expliquer le fait, et le lecteur en jugera.

Parmi les intéressantes observations que fait M. Webb, sur les Rapports de Guillebert de Lannoy, nous trouvons exprimé le regret que notre compatriote n'ait pas joint à son récit, les incidents particuliers de son entreprise. Ce savant conjecture que le brave chevalier, tout entier à l'accomplissement de sa mission, aura parfaitement oublié de dire ce qui le regardait personnellement. La publication actuelle comble en partie cette lacune. On trouvera ce récit aux pages 33-48.

Au reste, M. Webb fait de Guillebert de Lannoy, l'éloge le plus complet et nous devons le dire, le mieux mérité. Toutes ses observations prouvent, selon lui, une grande connaissance de la guerre, et la manière dont il surmonta les difficultés et les périls que lui opposérent les Sarrasins, est le signe d'une persévérance et d'une intelligence rares. Ses remarques sur la topographie, sur la profondeur des eaux, sur les lieux où une armée pourrait débarquer, sur la défense des villes, sur le caractère des habitants et sur leur manière de combattre ; tout cela semble indiquer que Guillebert était destiné à servir de guide à une grande croisade. M. Webb remarque avec surprise que le pieux chevalier ne dit presque rien du Saint-Sépulcre, qu'il visita, et qu'il ne fait pas même allusion aux pyramides d'Égypte, cet étonnement des voyageurs de tous les siècles. Quant au Saint-Sépulcre, on en trouve une ample description dans les Mémoires de Guillebert proprement dits [1] ; mais nous avons cherché aussi vainement que M. Webb, ce que Guillebert pensa des Pyramides : elles ne sont mentionnées nulle part dans son livre.

Maintenant, reprenons le cours des voyages et des aventures de Guillebert, que nous avons interrompu un instant.

[1] Voy. pp. 49-51.

Le 4 mai 1421, il quitta la ville de l'Écluse, dont nous savons qu'il était capitaine. Il était accompagné de sept compagnons : le Gallois Du Bois, Collart, bâtard de Marquette, le bâtard de Lannoy, Jean de la Roe, Aggrégy de Hem, le roi d'armes d'Artois et Copin de Poucque.

La Prusse n'est pas le chemin le plus direct pour aller à Jérusalem ; mais Guillebert devait remplir certaines autres missions diplomatiques, les souverains qui lui avaient ordonné ce voyage, l'avaient chargé de lettres et de présents pour plusieurs princes, entr'autres, pour le grand-maître de Prusse, qu'il rencontra à Dantzick. Michel Kuchmeister de Sternberg, grand-maître des chevaliers teutoniques, lui fit une belle réception, puis l'ambassade ayant reçu de lui plusieurs présents, se dirigea pour lors vers la Pologne. Guillebert laissa auprès du grand-maître son parent Aggrégy de Hem, qui demeura deux ans en Prusse, afin d'y apprendre l'allemand.

Le roi de Pologne en apprenant la venue de Guillebert, se hâta d'envoyer au devant de lui, « bien trente lieues, pour le faire venir à ses despens. » Nous avons déjà vu dans le premier voyage de 1413, de quelle manière s'exerçait en Pologne l'hospitalité. La cour résidait alors dans un pauvre lieu nommé Oysemmy en Gallicie. L'ambassade offrit la paix des deux rois et les présents du roi d'Angleterre qui furent bien reçus. Le roi de Pologne, désirant garder Guillebert auprès de lui, « lui fit faire oudit désert ung très-grand logis, tout de vastes feuilles et ramseaux, et le mena à ses chasses pour prendre ours sauvaiges en vie ; il lui donna en outre deux très-frisques disners, où il y avoit plus de soixante paires de metz. »

Il s'agissait maintenant pour notre ambassadeur de traverser la Turquie, le roi de Pologne écrivit des lettres pour cet objet ; il était en bonne amitié avec le dernier empereur de Turquie [1], mais par malheur ce grand prince venait de mourir, et la guerre civile qui désolait l'empire turc, devait exposer l'ambassade à toutes sortes de dangers.

[1] Mahomet Ier, mort en 1421, mais dont la mort fut cachée pendant 40 jours.

Guillebert séjourna donc auprès du roi de Pologne pendant six jours, après lesquels il partit avec ses compagnons pour la ville de Lombourg (Lemberg) en Russie, non sans avoir reçu auparavant toutes sortes de riches présents, des chevaux, des haquenées, des draps de soie, des martres, des gants de Russie, des coupes d'argent doré, cent florins de Hongrie et cent florins en gros de Bohême, plus beaucoup d'autres menus présents donnés à chacun de ses gens.

A Lemberg, l'accueil ne fut pas moins bon. Les seigneurs et les bourgeois donnèrent à Guillebert un très-grand dîner et un drap de soie. « Les *Hermins* (Arméniens) qui étaient là, le firent danser et lui firent bonne chère avec les dames, » puis on le conduisit jusqu'en Russie de par le roi de Pologne et à ses dépens.

Ils passèrent à Belz, auprès de la duchesse de Masovie, sœur du roi de Pologne; puis ils se rendirent à Kamenich, près du duc de Lithuanie, Withold, pour lequel il avait aussi une mission de la part des deux rois de France et d'Angleterre. Le duc de Lithuanie était déjà de la connaissance de Guillebert, aussi lui fit-il beaucoup d'honneur, et notre chevalier fait un grand état de sa puissance.

Entre autres choses qu'il raconte, nous trouvons qu'il fut un jour à dîner chez Withold avec un duc sarrasin de Tartarie, « par quoy il vey mengier char et poisson à sa table par ung jour de vendredy; et y avoit, ajoute-t-il, ung Tartre qui avoit sa barbe longue jusques dessous le genoul, enveloppée d'ung couvrechief. » Il rend compte aussi d'une députation que firent à ce prince les habitants de Novogorod et ceux de Plesco, et de quelle manière ces derniers « furent reboutés de devant ses yeux par haine. »

Withold ayant donné à Guillebert des lettres écrites en tartare, en russe et en latin, lui fit accepter encore des fourrures, des chevaux, des chapeaux *spichoult* (bonnets pointus) de sa livrée, des couvrechefs brodés, des tasses de Russie, un arc, des flèches et un carquois de Tartarie, plus trois tasses écartelées et brodées. Mais Guillebert ne voulut pas absolument recevoir l'or et l'argent qu'il lui

offrait, parce qu'il était alors ligué avec les Housses (Hussites) de Bohême contre la foi catholique. La duchesse sa femme lui envoya un cordon d'or et un grand florin de *Tartre*, à porter au cou pour sa livrée. Ses gens reçurent tous des *soubes*, ou, comme dit M. Lelewel, des *zupan*, qui sont des robes de dignité, en soie fourrée de martres.

A cet endroit de son voyage, Guillebert renvoya son clerc Lambin vers le roi d'Angleterre, sans doute pour lui expliquer le résultat de sa mission jusque-là, et les difficultés que l'avenir lui présageait. Withold lui avait déclaré l'impossibilité qu'il y aurait de passer le Danube et d'entrer par là en Turquie.

Il visita encore plusieurs seigneurs et princes, entr'autres un duc et une duchesse de Russie, qui lui firent des présents et dont il ne dit pas le nom. Un seigneur de Lopodolie, nommé Gheldigold, le combla aussi de chapeaux, de gants, de mouffles fourrées et de couteaux tartaresques. Withold lui avait donné pour l'escorter deux Tartares et seize Russes ou Valaques, ce qui ne lui servit pas beaucoup, comme nous le verrons plus tard.

Notre petite caravane, en quittant Kamenich, retourne à Lemberg; puis, traversant une partie de la Lopodolie, longe les bords du Dniester et arrive à une autre Kamenich « merveilleusement assise, » à ce que dit Guillebert. On passe le fleuve, puis on va par la petite Valachie, au milieu de vastes déserts, jusqu'à un village nommé Cozial, où l'on trouve le vaivoude Alexandrie, seigneur de Valachie et de Moldavie. Guillebert y eut enfin la certitude de la mort de l'empereur Mahomet Ier, et de plus il apprit que trois concurrents se disputaient l'empire de Turquie. Ces nouvelles n'étaient pas d'une complète exactitude, tâchons de les rectifier.

En 1413, Mahomet Ier, troisième fils de Bajazet, était parvenu à l'empire après des guerres intestines dans lesquelles avaient succombé ses deux frères aînés. Ce grand prince s'était fait estimer de tous ses voisins, et l'empereur grec Manuel vécut en paix avec lui. En 1418, le plus jeune des fils de Bajazet, appelé Mustapha, avait essayé de

soulever une partie de l'Empire. Forcé de chercher un asile sur les terres de Manuel, il avait été retenu captif par ce dernier, qui n'avait pas voulu le livrer à Mahomet.

En 1421, c'est-à-dire à la mort de Mahomet, Amurath II, son fils, lui avait succédé. L'empereur Manuel avait mis aussitôt son prisonnier Mustapha en liberté, pour semer des troubles dans l'empire, mais Amurath n'avait point tardé à s'emparer de lui et à le faire pendre. Enfin un dernier concurrent, le jeune Chélébi-Mustapha, frère d'Amurath, enfant âgé de neuf ans, avait été mis sur les rangs par les instigations de l'empereur Manuel, qui avait corrompu son gouverneur Hélias.

Tout cela forme bien, de compte fait, trois concurrents à l'empire, mais ils ne parurent point simultanément, et l'on conçoit qu'au milieu des déserts de la Valachie les nouvelles soient parvenues un peu confuses à notre voyageur.

La difficulté de passer le Danube étant démontrée, l'ambassade forme le projet de longer la mer Noire ou Majeure, et d'aller à Caffa, dans la Crimée, par terre. On quitte donc le seigneur de Valachie, et à l'embouchure du Dniester, on arrive près de Moncastre ou Bialigrod. Guillebert assure que Gheldigold, le gouverneur de Lopodolie, vint dans ce temps-là établir une forteresse toute neuve en ce lieu. Il avait, dit-il, amené avec lui douze mille hommes et quatre mille charrettes de pierres et de bois, car il n'y en avait pas dans le pays.

Au moment d'entrer à Moncastre, le malheureux Guillebert fut tout à coup surpris par des voleurs, qui le saisirent lui et son truchemen, le *ruèrent jus* et le battirent même vilainement. « Et que plus est, ajoute-t-il, je fus desvestu tout nud en ma chemise et loyé à un arbre une nuit entière sur le bord du Dniester, où je passai la nuit en très-grant péril d'estre murdry et noyez, mais la merci Dieu, ils me deslièrent au matin, et tout nud comme devant, à savoir à tout ma chemise, eschappay d'eulx et m'en vins entrer en la ville. »

Voilà un ambassadeur qui arrive en triste équipage, ma foi ! Fort heureusement le reste de ses gens était au désert avec les bagages,

ce qui fit que la perte fut moindre. Le vaivoude, en apprenant cela, fit rechercher les larrons et robeurs, qui étaient au nombre de neuf et que l'on amena à Guillebert, » la hart au col, en sa franchise de les faire morir. » Les honnêtes voleurs s'empressèrent de lui restituer son argent, et lors pour l'honneur de Dieu, il leur sauva la vie.

De Moncastre, Guillebert envoya ses bagages par mer à Caffa, et il s'y rendit par terre avec son monde. Le voyage dura dix-huit jours. Sur le Dnieper, il rencontra un duc de Tartarie nommé Jambo, qui lui fit manger des esturgeons à la *sieuce de bacho* (sauce de porc), et lui fit bonne chère. C'était un ami du duc Withold ; il servit quelque temps d'escorte à nos voyageurs.

Le Dnieper, à l'endroit où Jambo fit passer Guillebert, est large d'une lieue au moins. Le duc tartare venait à peine de quitter la caravane que de nouvelles mésaventures leur arrivèrent.

Une nuit que tout le monde reposait dans le désert et que Guillebert s'était retranché dans la forêt, une troupe de loups sauvages et affamés vint effrayer les chevaux et les hommes, qui se dispersèrent de tous les côtés. Truchemans, Tartares, guides, tout s'égara, car les hommes suivirent les chevaux jusqu'à trois lieues de là au moins, et Guillebert resta seul avec quelques gens, demandant au bon Dieu la grâce de retrouver son monde et vouant pour cela plusieurs pèlerinages. Après avoir cherché, un jour et une nuit tout entiers, on rencontra enfin les truchemans et les guides, à l'exception d'un Tartare plus opiniâtre que les autres, qui s'était mis à la recherche des chevaux. « Ce très-loyal homme, dit Guillebert, qui se nommoit Grzooyloos, les poursieuvy si bien que, par merveilleuse aventure, il les retrouva, par ung seul cheval coullu qu'il y avoit en la compagnie et d'une seule jument, qui, eulx deux sans plus, furent premiers trouvez paissant ensamble. Sur quoy ledit Tartare monta pour aler quérir les autres. » Ce qu'il parvint à faire, à la grande satisfaction de Guillebert, car il aurait fort bien pu les voler, s'il l'avait voulu.

Quelque temps après, comme ils allaient vers un empereur de

Tartarie, appelé l'empereur de Salhat, pour lui porter des présents du duc Withold et pour voir son État, soixante à quatre-vingt Tartares à cheval s'élancèrent tout à coup sur Guillebert du milieu des roseaux et voulurent le faire prisonnier. Il paraît que l'empereur de Salhat était mort et que les Tartares de Salhat étaient en guerre avec ceux du grand kan de Lourdo. Heureusement pour Guillebert qu'il portait, ainsi que ses gens, les chapeaux et les livrées de Withold et qu'il était tombé entre les mains de Tartares alliés de ce prince. On le relâcha.

Guillebert n'entra point à Salhat, « mais, dit-il, je m'en allay seulement y heurter, pour dire : Je y ay esté. »

Ne pouvant tourner la mer Noire, comme il en avait eu le projet, à cause des vastes déserts et des peuplades diverses qu'il fallait traverser, Guillebert prit des galères vénitiennes et se rendit à Pera, puis à Constantinople. Il y trouva l'empereur Manuel et le jeune empereur son fils, auprès desquels il fit l'ambassade dont il était chargé, leur remettant les lettres et les présents que les rois de France et d'Angleterre leur envoyaient. L'accueil qu'il reçut fut très-beau. Les princes l'admirent plusieurs fois à leurs chasses et à leur table; et quand il les quitta, le vieil empereur lui remit une croix d'or ornée d'une grosse perle, dans les cinq parties de laquelle il avait fait enchâsser une relique : 1° un morceau de la robe de Notre-Seigneur *Irrisoria*, 2° d'un saint suaire, 3° de la chemise de Notre-Dame, 4° d'un os de saint Étienne, et 5° de saint Théodore, avec l'inscription de chaque relique en grec. A son retour en Flandre, Guillebert fit mettre cette croix dans un ange d'argent, qu'il donna à la chapelle de sa famille, à Saint-Pierre de Lille; ce qui lui mérita des pardons de sept ans et sept quarantaines.

Guillebert rapporte ici en détail les révolutions qui troublaient l'empire de Turquie. Il parle des adversaires d'Amurath II, et il confond, il change les rôles. Nous avons dit tout à l'heure que Mustapha étant mort pendu, l'empereur Manuel suscita aussitôt le jeune Chélébi-Mustapha pour compétiteur à l'empire. Guillebert dit le contraire,

ou plutôt il place après la mort de Chélébi tous les événements relatifs à Mustapha. Il y a là tout un paragraphe qui avait besoin d'être expliqué. On y voit, par exemple, un certain Mourart-bay, seigneur de *Prusse* et de la Turquie, qui est sans doute Amurath II, seigneur de Pruse. L'éditeur devait, nous semble-t-il, éclaircir un peu tout cela.

Admirez ici l'ardeur de Guillebert pour les combats; il apprend qu'on se bat et cela lui suffit: peu lui importe la religion des combattants, on se donne des coups d'épée, il veut en être, il veut aller en Turquie, de l'un ou de l'autre côté. Si l'empereur Manuel ne faisait arrêter sa nef et ne mettait en quelque sorte notre héros sous bonne garde, il allait s'enrôler dans l'armée d'Amurath. « Dont je eus grant dœul! » dit Guillebert. Ce trait peut servir à faire connaître en quoi consistait cette prétendue horreur des chevaliers chrétiens pour les Turcs au quinzième siècle. Il partit donc pour continuer sa mission.

Le roi d'Angleterre l'avait chargé de remettre à Mahomet Ier une horloge d'or. C'était un présent qui témoignait de l'estime qu'éprouvait le souverain franc pour l'empereur musulman, et qui dénotait à son égard les meilleures intentions. Après la mort de Mahomet, cette horloge n'avait plus de destination, et Guillebert la laissa, ainsi que ses gens et ses bagages, dans l'île de Rhodes où il venait d'arriver.

C'était au soudan d'Égypte et de Babylone qu'en voulait Henri V. C'était contre ce pays, tourmenté sans cesse par des révolutions de palais, que les chrétiens nourrissaient des projets hostiles. Nous ne savons si nous sommes dans l'erreur, mais il nous paraît qu'il y avait cette fois moins de religion que de politique dans cette croisade dont Guillebert allait préparer les voies, au moment même où des troubles bien graves agitaient l'Égypte.

Il fallait à notre envoyé secret une extrême prudence pour déjouer les soupçons. Aussi garda-t-il avec lui le moins de monde possible, *pour parfaire plus discrètement les visitations*. Déjà, du temps de Guillebert, on était convenu d'appeler *ambassadeur* l'homme qui fai-

sait un pareil métier. La langue plus sévère devait pourtant un autre nom à ce genre d'émissaire. Jean de la Roe et le roi d'armes d'Artois furent les seuls compagnons de Guillebert dans cette expédition.

Nous voudrions pouvoir entrer ici dans le détail circonstancié de toutes les observations faites par notre compatriote, mais cela nous conduirait trop loin. Il nous suffira, pour le faire apprécier, d'en indiquer quelques-unes : nous citerons aussi plusieurs endroits que l'éditeur aurait bienfait d'annoter pour les rendre plus clairs. Un travail qu'il aurait pu faire, c'eût été, par exemple, de comparer son texte avec celui de M. Webb et de prendre la meilleure leçon. Il ne semble pas que rien de tout cela ait été fait.

Arrivons directement à Alexandrie. Guillebert nous en donne une description topographique faite avec un soin minutieux, et il n'oublie rien de ce qui se rapporte à son projet, c'est-à-dire à la possibilité de l'attaque ou de la défense.

« A l'entrée du port, dit Guillebert, à chascun lez sur la terre ferme qui le clot, y a-il assis une mousquaie de Sarrasins dont l'une est habitée et l'autre non. » Le grand et le petit phare n'existaient peut-être pas dans ce temps-là, et s'ils existaient, ceci est une méprise de Lannoy, qui, n'ayant vu ces constructions que de loin, les a considérées pour des édifices religieux [1].

Ailleurs, entre le nouveau port et l'ancien, il dit qu'il y a un lieu qui fait la clôture des deux ports, « lequel est plain de musquaies et là est *armeurière* des Sarrasins. » M. Webb écrit *cimentière*, au lieu d'*armeurière*. Nous préférons pourtant la leçon de notre exemplaire. La porte par laquelle devaient entrer les marchandises, est appelée *le douaire* dans notre volume; M. Webb a écrit *la douane*. Une autre porte était celle où l'on mettait les galères à sec dans *le chennal*. M. Webb lit *l'arcenal*. Ce sont là toutes petites variantes qu'il n'eût pas été hors de propos de consigner dans la nouvelle édition.

[1] Note de M. Webb.

Passons au Caire. Guillebert dit (page 46) qu'il y visita plusieurs merveilles, et qu'il alla vers le patriarche d'Inde, dont il reçut, en sa qualité d'ambassadeur du roi de France, « une fyole de fin balme de la vigne où il croist, dont il est en partie seigneur. » Cela se rapporte à cet autre passage de la page 81 : « En allant vers *la marine* où le balsme croist. » M. Webb a écrit « vers *Matrie* », et il y reconnaît l'endroit appelé *Matarea*, que les chrétiens et les musulmans révèrent à l'envi. On voit donc que le mot *marine* est un contresens. Suivant la tradition, c'est là que Jésus et sa mère trouvèrent un refuge dans leur fuite. Les jardins de baume étaient une des merveilles du pays, lors du voyage de Guillebert ; mais en 1501, un ambassadeur auprès du sultan en déplore déjà la perte. La guerre de Sélim contre les mamelucks en fut apparemment la cause. Sous le règne des nouveaux maîtres, on en fit d'autres plantations, que l'inondation du Nil détruisit en 1615.

La visitation du Caire (p. 80) et du château où résidait le chef des mamelucks, alors soudan d'Égypte et de Babylone, offre de l'intérêt. Nous en extrairons le passage suivant pour faire mieux connaître la manière de l'auteur :

« Le Kaire, dit notre voyageur, la maistresse ville d'Égypte, est assis sur la rivière du Nyl, qui vient de paradis terrestre. Et est assavoir que le Kaire, Babilone et Boulacq furent jadis chascune ville à par lui, mais à présent s'est tellement édifiée que ce n'est que une mesme chose. Et peut avoir du Kaire à Babilone trois mille, et de Boulacq au Kaire trois mille... Au bout de la ville, dessoubs une montaigne, y a un très-beau et très-gros chastel bien muré, ouquel le soudan demeure, et est près en la fin du Kaire vers Babilonne. Item, est la ville du Kaire fermée de murs en aucuns lieux par dehors, et en la plus grant partie ne voit-on portes ne murs, car joignant les murs, ont partout maisons et édifices, et dedens les fossez et ailleurs comme faubourgs, pourquoi elle ne semble point fermée ; combien que sy soit tellement que on ne peut entrer en la droite ville de nulle

part que parmi portes qui se ferment de nuyt. Item, il y a grant fossez fais à la main, qui viennent de la rivière du Nil par entre le Kaire et Babilone, par où chascun an, quant la rivière croist, la ville, les gardins et tout le pays est abreuvez. Item sont les fondations des maisons de pierre, de brique et de terre cuite, et les combles de quesne (kanes) et de méchant marrien, placquiez de terre, légières à ardoir, et sont les combles moult hault, tous à terrasses et moult y a de maisons et estroites rues. Item, est toute la ville assise sur bonne terre pour fosser et pour miner, excepté le chastel qui est sur roche. »

Les descriptions continuent de cette façon, et l'on peut juger si elles manquent de détails. Celle du château du soudan est moins longue pourtant, parce que, dit l'auteur, « peut mauvaisement entrer oudit chastel nul crestien. Sy ne peut-on savoir les choses dudit, sinon en partie par information et le surplus par ce que l'on en peut voir du dehors. »

« Les conditions et nature des soudans de Babilonne, de leurs admiraulz et esclaves et des Sarrasins d'Égipte, » présentent aussi de curieux détails d'observations. Nous apprenons là que dans tout le pays d'Égypte, de Syrie et de Sayette, il n'y avait communément qu'un seigneur. Ce soudan n'était jamais du pays, « parceque les gens de cette nation estoient trop meschans et de trop foible condition, pour bien garder leur pays. » Le pouvoir appartenait toujours à celui des amiraux ou des esclaves du dernier soudan qui s'était rendu le plus puissant, et l'on ne respectait presque jamais les droits de l'héritier légitime. Il en résultait un système de succession au trône, où le poison et le cordon jouaient le principal rôle, et que Guillebert nous expose d'une façon très-naïve. Il nous dit même que pendant son séjour en Orient, c'est-à-dire jusqu'au 13 juin 1422, jour qu'il partit du Caire, il y eut cinq soudans qui furent les victimes de ce système et qui passèrent sur le trône. Voici leurs noms :

1421. Sheik Mahmoud, mort le 24 janvier 1421.
Ahmed, son fils, qui lui succéda sous la régence de Thatar.

Thatar Daher Seifeddin, qui déposa Ahmed le 29 août. Il mourut le 30 novembre.

Mohammed Saleh Naser Eddin, son fils, sultan à 10 ans. Il fut déposé le 31 mars 1422.

1422. Boursbai Ascraf Seifeddin, mort en 1438.

Toutes ces révolutions ne paraissaient pas émouvoir beaucoup les habitants, car, s'il faut en croire Guillebert, « nulles des communes ne s'en mêlent, ainchois fait chascun son mestier et sa labeur, et *soit seigneur qui le peut être.* » Ces derniers mots sont significatifs et marquent, selon nous, le dernier degré de l'abrutissement où un peuple puisse descendre.

Nous trouvons, à la page 86, une omission assez importante : « Il y a, dit notre exemplaire, grant quantité de crestiens, etc. » Il faut lire « de crestiens *de la chainture* », sans quoi la phrase ne se comprend point. On donnait le nom de chrétiens de la ceinture aux chrétiens d'Asie, et surtout de Syrie, qui portaient de larges ceintures de cuir pour être distingués des musulmans, d'après une loi faite par le calife Motouakkek, en 856.

Dans l'énumération que fait l'auteur des forces du soudan, nous ne devons pas omettre le portrait des Arabes : « Ils habitent ens ès désers et en pluiseurs autres lieux en Egypte, ils ont chevaulz et cameulx et sont très-vaillans gens, au regard desdits Sarrasins, et se treuvent grant quantité, et font les aucuns à le fois guerre au soudan mesmes, et sont gens de povres vivres et de povre habit, et n'ont autres armures que une longue lanchette et gresle, comme dardes ployans, et ont une targes en manière d'un grant boucler, mais ils sont trop plus vaillans que les Sarrasins, combien que eulz-mesmes tous sont de la secte de Mahomet, et font seigneurs et admiraulz d'eulz-mesmes, et souvent font grosse guerre l'un contre l'autre, et n'ont villes ne maisons, ains dorment toujours aux champs dessoubz huttes qu'ils font pour le soleil; et de ceulx-ci se le soudan en avoit à faire contre cristiens, n'est point de doute qu'il en trouveroit assez. »

Ainsi sont presque toutes les notes de Guillebert de Lannoy : on voit que notre auteur a bien mérité les éloges que lui donne M. Webb; il a du tact, une grande connaissance de la guerre et rien ne lui échappe de ce qu'il doit étudier, c'est assez pour que nous le considérions comme un des hommes de son temps qui étaient le plus capables de terminer une pareille expédition.

Nous ne dirons plus qu'un mot sur cette partie du livre. Le chapitre consacré à *la nature de la rivière du Nil* méritait plus qu'aucun autre d'être comparé par l'éditeur avec le texte de M. Webb. Nous avons fait l'examen des deux leçons et il s'y rencontre des différences très-notables, surtout dans les chiffres. La plupart des autres chapitres sont dans le même cas.

Les pèlerinages en Syrie et en Égypte, qui comprennent plus de vingt pages, sont, comme nous l'avons déjà dit, une simple nomenclature des lieux saints ; elle est assez étendue, on le voit. « Et veuillez savoir que en quelconques lieux cy-après nommez, où vous trouverez le signe de la croix, il y a plaine absolution de paine et de coulpe. Et ès aultres lieux, où point n'y a de signe de la croix, il y a sept ans et sept quarantaines de pardons. » Ce qui fait une assez belle somme d'indulgences, si l'on veut prendre la peine de compter.

Comme Guillebert revenait dans son pays et qu'il traversait l'Allemagne, il fut pris par le bâtard de Lorraine, qui bientôt, grâce au comte de Vaudemont, lui rendit sa liberté. C'était en 1423. Notre voyageur alla aussitôt à Londres vers le jeune roi d'Angleterre, pour lui faire rapport et lui remettre l'horloge d'or que son père avait destinée au grand Turc. « Le roi lui donna au partir trois cens nobles et paya tous ses despens. »

Ainsi se termine le récit de ce grand voyage, qui forme, comme nous l'avons dit, l'une des parties les plus intéressantes de ces mémoires. Philippe le Bon en fut le principal *esmouveur,* au dire de Guillebert. Cela peut être vrai, mais pourquoi le nom de ce prince ne se rencontre-t-il plus dans le reste de la narration, pourquoi le

roi d'Angleterre y est-il au contraire toujours mis en avant? Nous aurions voulu pouvoir rattacher à la politique belge ces vastes projets sur l'Orient, Guillebert lui-même nous force de renoncer à cette idée.

En 1426, Guillebert se trouvait à la guerre de Hollande contre madame Jacqueline de Bavière, et Philippe le Bon le nomma capitaine de Rotterdam. Il fut ensuite, le 24 janvier 1427, à la bataille de Broudeeshaves [1], contre les Anglais commandés par lord Fitz-Walter, que de Lannoy appelle Fliebatre. Les récits de ces campagnes sont peu détaillés.

L'empereur Sigismond, qui était roi de Bohême depuis la mort de Wenceslas, avait alors fort à faire avec les Hussites. Il demandait des secours à tout le monde, pour étouffer ce mouvement religieux et politique, qui fut alors et qui sera encore longtemps la plaie de la Germanie, car la Bohême est une autre Irlande que les Allemands tiennent à la chaîne, c'est un cancer qui les ronge au cœur, et qu'ils couperont, s'ils le peuvent, leur politique voulant que cette nationalité-là périsse. Tirez-en la moralité que vous voudrez. Philippe le Bon lui-même fut sollicité par Sigismond, mais il ne paraît pas qu'il fût très-disposé à envoyer ses soldats en Bohême. La guerre contre Jacqueline l'occupait trop. Il se contenta d'envoyer une ambassade vers l'empereur et vers les électeurs de l'empire. Il choisit pour cette mission notre Guillebert, qui a le tort de garder un profond silence sur cette affaire.

Désormais les Mémoires de Guillebert ne sont plus qu'un sommaire fort bref. Il donne deux ou trois lignes à la création de la Toison d'or (1429), dont il fut l'un des premiers vingt-cinq chevaliers, dit-il. C'est en comptant le duc lui-même, comme chef de l'ordre que le nombre des chevaliers était de vingt-cinq ; plus tard il fut de trente et un.

On se rappelle que Guillebert avait voulu naguère, faire le voyage de Saint-Patrice, et que les Anglais s'y étaient opposés en le retenant

[1] Brawhershauven.

captif. En 1430, n'y trouvant plus d'obstacle, il se mit en route et termina heureusement ce pèlerinage qu'il avait voué depuis si longtemps. Voici la description qu'il donne de ce lieu célèbre : « Mémoire dit-il, que l'isle du purgatoire est longue sur la quarrure, et ce deux cens dextres de tour, et y a une chapelle de Saint-Patrice, et quatre ou cinq cahuttes de cloyes couvertes d'estrain. Item, est le lieu du purgatoire de Saint-Patrice comme une fenestre flamengue, fermée à bonne clef et d'un huis senglé ; et est de haulteur à la terre de la chapelle, et siet noord à quatre piez près du coing noord-ost d'icelle à la ligne et juste volume dudit coing. Et a ledit trau neuf piez de long en alant de ost à west, et après retourne cinq piez vers zuut west, et a en tout de quatorze à quinze pieds de long, et est machonné de pierres noires et a environ deux pieds de large et trois pieds de haut escharsément, et au bout d'icelui trau, où je fus enfermé deux ou trois heures, dist-on que c'est une bouche d'enfer. Mais Saint-Patrice l'estouppa d'une pierre qu'il mist sus, qui encore y est. » On jugera si tout cela indique une grande crédulité de la part de notre pélerin.

La première fête de la Toison d'or fut célébrée à Lille, le jour de Saint-André 1431, et Guillebert y fut présent ; il fut aussi à la fête de Bruges en 1432, tous les historiens l'assurent. Cela n'empêche pas qu'il ne les passe sous silence, l'une comme l'autre.

En 1433, Philippe le Bon l'envoya au concile de Bâle avec l'évêque de Nevers, l'élu de Besançon et plusieurs autres. On sait ce qui se passa à cette assemblée célèbre, où il n'était question de rien moins que de déposer le pape. Le roi de France et l'empereur Sigismond, se montraient les protecteurs du concile, tandis que Philippe le Bon inclinait pour le souverain pontife. On avait voulu rétablir la paix entre les peuples chrétiens, et l'on voyait naître la guerre. Une difficulté pour la préséance s'éleva d'abord entre les ambassadeurs du duc de Bourgogne et ceux du duc de Savoie. Le concile jugea en faveur de ce dernier, qui était favorisé par l'empereur. Les Bourguignons

protestèrent hautement contre ce jugement, jusqu'à ce qu'ils eussent des instructions nouvelles de leur maître. Elles ne tardèrent point, une autre ambassade arriva ; mais elle avait ordre de se retirer du concile si on ne lui accordait satisfaction. Philippe obtint ce qu'il voulait, ses envoyés eurent le pas immédiatement après les ambassadeurs des rois et avant les électeurs de l'empire. Ce fut un triomphe pour ce prince, sinon qu'il lui valut la rancune et l'inimitié de Sigismond, ainsi que de tous les électeurs.

L'alliance anglo-bourguignonne était sur le point de finir. Philippe le Bon allait conclure le traité d'Arras avec Charles VII. Guillebert de Lannoy qui accompagna son maître en cette ville, nous assure qu'après la paix il s'éloigna d'Arras, le 20 février 1435 (1436 nouv. st.), pour aller par terre à Saint-Jacques de Galice; mais les négociations d'Arras ne durèrent pas aussi longtemps [1]. Philippe le Bon était venu dans cette ville le 23 juillet 1435, si l'on en croit Saint-Remy; les trois frères de Lannoy fesaient partie de sa nombreuse suite. Or, après la conclusion du traité, une fête de la Toison d'or se célébra à le 30 novembre, Bruxelles, et Guillebert y fut aussi ; n'y aurait-il donc pas encore ici une légère erreur ? Et puis, pourquoi notre vieux conteur ne nous donne-t-il pas aussi quelques détails sur la façon dont les chevaliers jurèrent cette paix d'Arras, qui mettait fin aux guerres civiles? Pourquoi ne rapporte-t-il pas les nobles paroles du sire de Lannoy, lorsqu'il prêta son serment : « C'est de cette main, s'écria-t-il tout haut, que j'ai juré cinq fois la paix durant cette guerre, mais je promets à Dieu que de ma part celle-ci sera tenue, et que jamais je ne l'enfraindrai. »

Nous trouvons encore l'indication de trois voyages assez longs dans les Mémoires de Guillebert, mais presque tous privés de détails. En 1442, le duc son maître l'envoye à Francfort auprès de l'empereur ; en 1446, il fait de nouveau le saint voyage de Jérusalem ; en 1450 enfin, qui

[1] Le traité d'Arras fut signé le 21 septembre 1435.

fut l'an du jubilé, il se rend à Rome pour les grands pardons. Là s'arrête le pélerin et l'ambassadeur.

Nous avons, Dieu merci, fait des courses assez vagabondes à la suite de notre compatriote, il est temps que nous nous arrêtions aussi. La biographie de Guillebert ne se termine point là, il est vrai, et nous aurions encore à rendre compte des douze dernières années de sa vie. En 1452, sa troisième femme Isabelle de Drinckam, le précéda dans la tombe, et au mois de février 1454, nous le voyons assister au célèbre banquet de Philippe le Bon à Lille. Dans cette assemblée où il fut question d'une nouvelle croisade, le vieux chevalier se montra dévoué comme toujours à ses souverains, et lorsque son tour fut venu de prêter serment sur le faisan, il le fit, *sous le bon plaisir du roi et du duc*, employant ainsi la devise de son écusson : *Vostre plaisir*, pour exprimer son dévouement à ses princes. La croisade ne se fit pas. Avouons que le vieux Guillebert avait bien mérité le repos par ses longues fatigues. Il semble que sa résidence fut dès lors fixée à Lille, où vivaient plusieurs membres de sa famille. Cela dura jusqu'en 1462. Il alla rejoindre alors sa femme Isabelle dans la tombe qu'il lui avait donnée, dix ans auparavant, devant le grand autel de l'église de Saint-Maurice à Lille.

Et maintenant me pardonnera-t-on d'être entré dans tous ces détails sur le livre du vieux chevalier de Lannoy, et d'avoir cédé au plaisir de parler d'un homme dont la vieille Belgique s'honore et qui appartient sous tant de rapports à ma ville natale. C'est un bon souvenir que j'ai été heureux de lui donner. Certes son livre n'offre pas cette perfection de forme qui a rendu tant d'écrivains illustres ; mais il y règne une bonhomie, une simplicité qui n'est pas sans charmes, et que nous voudrions trouver un peu plus souvent dans les ouvrages modernes. Guillebert n'a écrit qu'un livre de famille, où ses petits neveux devaient lire plus tard, avec *ébahissement* et admiration, le récit des voyages et des aventures de leur aïeul. Il ne pensait guère alors qu'on imprimerait un jour ses œuvres, il était loin de s'attendre

à être exhumé par la postérité, comme s'il était le rival des Comines, des Chastelain, des Olivier de la Marche, et cela explique toutes ses erreurs, cela sert à les excuser.

Malgré toutes mes observations, je ne puis donc trop remercier la Société des bibliophiles d'avoir publié ce livre, et de ne pas négliger ces sortes de mémoires. J'y trouve, outre l'intérêt historique, ce parfum réel de quinzième siècle que les documents officiels ont rarement : tel qu'il est en un mot, et malgré ses incorrections, peut-être même à cause d'elles, car elles prouvent la négligence et le laisser-aller d'un écrivain sans prétention, ce livre me plaît. Je crois devoir pourtant former un vœu, c'est que l'on puisse un jour, pour compléter l'œuvre de Guillebert, joindre à ses mémoires les relations qu'il dut présenter à Philippe le Bon, de toutes ses ambassades et pérégrinations. Sans aucun doute, cher lecteur, vous y trouveriez comme moi VOSTRE PLAISIR.

256